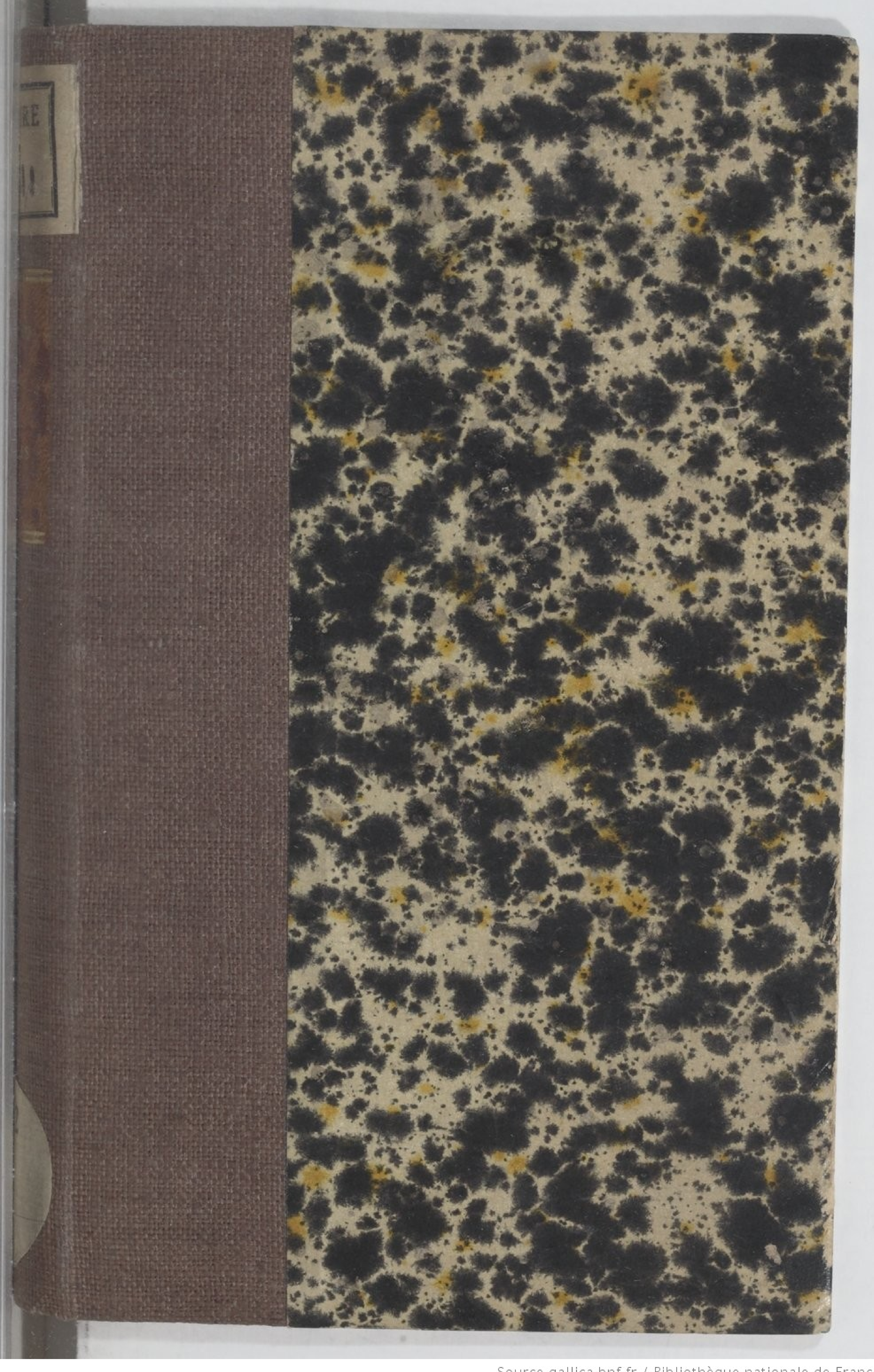
Suite des nouvelles de Mme Isabelle de Montolieu...









PAUL MANSUY

SUITE
DES NOUVELLES
DE
M[me] ISABELLE DE MONTOLIEU.

SUITE
DES NOUVELLES
DE
Mme ISABELLE DE MONTOLIEU,

CONTENANT

SOPHIE D'ALWIN, OU LE SÉJOUR AUX EAUX
DE B***.

Avec de la Musique.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1813.

SOPHIE D'ALWIN,

OU

LE SÉJOUR AUX EAUX DE B***.

LETTRE PREMIÈRE.

SOPHIE D'ALWIN A MARIE OLTENS.

Wittenbach, mars 17...

Je suis arrivée, chère Marie, au lieu de ma destination. Lorsque j'aperçus les crénaux de l'antique château, la sombre allée de sapins qui y conduit, les vastes cours pavées, quelque chose de sérieux, de solennel dans tout ce qui s'offrait à mes regards, je t'avoue que je sentis mon courage s'abattre. Je m'étais formé une tout autre idée de cette demeure, quand Mme la baillive de Cron-

stadt me proposa d'entrer chez la belle, la brillante comtesse de Wehlau, pour être la gouvernante de ses deux filles. Cette proposition au reste ne pouvait arriver plus à propos : j'étais à la veille du dénuement le plus complet. Quand la petite campagne, seul héritage de mon père fut vendue, et que j'eus payé tout ce qu'il devait, il ne me resta plus que ce qu'il fallait pour m'acquitter moi-même auprès de mon bienfaiteur inconnu, et je ne devais pas songer à dépenser pour mon entretien un argent qui ne m'appartenait pas. Ah ! chère Marie, quel cruel temps d'angoisse j'ai passé ! l'affreux besoin, la misère la plus complète se présentait à moi dans toute son horreur ; je saisis donc avec ardeur le premier moyen qui s'offrit pour l'éviter, et je le pris avec joie et avec reconnaissance, pour la bonté de Dieu qui venait à mon secours au moment où sa protection paternelle m'était si

nécessaire. Cette proposition était d'ailleurs à tous égards convenable, et les conditions très-avantageuses; j'aurais donc été très-coupable de balancer. Mon avenir en effet devenait très-inquiétant, j'aurais pu me trouver obligée d'accepter une place moins agréable, et avoir lieu de me repentir si je refusais celle-ci. On pressait tellement mon départ, et je fus si occupée à le préparer et à faire mes visites d'adieu, que j'eus à peine le loisir de réfléchir sur mon nouvel état de dépendance, et sur les nouveaux devoirs qui m'étaient imposés : ce ne fut que dans la voiture qui m'emmenait avec rapidité, que je commençai à y penser sérieusement, et avec une sorte d'effroi, qui s'augmenta à la vue du triste manoir que j'allais habiter avec des personnes que je ne connaissais pas.

La comtesse me reçut avec bonté, je dirai même avec affabilité, et me pré-

senta les deux élèves qu'elle confiait à mes soins, en me disant ce qu'elle attendait de moi. Ce sont deux charmantes petites filles de quatre à six ans : au premier moment il me sembla avoir déjà vu l'aînée ; mais sans doute c'est une illusion, tous les enfans de cet âge se ressemblent. Elles m'embrassèrent toutes les deux de bon cœur : je me sentais très-émue et prête à fondre en larmes; leur mère paraissait éprouver quelque chose de semblable. Elle me les recommanda vivement, et je lui dis que je ferais tout mon possible pour mériter sa confiance.

La comtesse me répondit quelques mots agréables, et me laissa avec mes petites élèves. Elles se hâtèrent de me conduire dans leur appartement, qui est aussi le mien ; nous sommes dans le second étage du château, et j'en suis charmée, la vue est plus belle, et l'air plus libre et plus sain que dans les ap-

partemens du bas. Le nôtre consiste en deux grandes et belles chambres qui donnent sur le jardin, et un charmant petit cabinet, où il n'y a de place que pour un sopha, une table, un grand forte-piano et son tabouret. La vue y est champêtre et même un peu sauvage; elle donne sur des bois et sur une belle grande prairie terminée par une chaîne de montagnes. Je me suis emparée de ce joli petit coin si retiré, si simple, que j'y puis oublier que j'habite un grand château; et je compte y passer bien des doux momens de solitude avec moi-même et mes pensées, quand mes élèves seront occupées. Nous avons pour nous servir une jeune fille qui couche dans la chambre d'entrée, en sorte que je communique peu avec les autres habitans du château; et je suis charmée d'un arrangement qui me donne plus de liberté, et nous éloigne, mes enfans et moi, d'un

genre de vie qui nuirait à leur éducation.

La comtesse est très-belle et très-élégante. C'est une femme du grand monde et du bon ton, dans toute l'étendue de ce mot. Elle n'existe que pour la représentation et la dissipation; et, comme tu le disais quelquefois en parlant des plaisirs champêtres des grands seigneurs, *elle amène la ville à la campagne*. Il n'est jour chez elle qu'à midi, elle ne dîne qu'à quatre ou cinq heures, fait ensuite une courte promenade dans ses jardins, ou quelques visites dans le voisinage, revient souper à onze heures, joue plus de la moitié de la nuit, et dort la moitié du jour: voilà sa vie ordinaire, à laquelle tu comprends que ses enfans ne peuvent prendre aucune part. Nous avons, de notre côté, toutes nos heures arrangées d'une manière bien différente, et à mon avis bien plus agréable; la santé

et le moral de mes enfans s'en trouveront bien. Notre vie est active, remplie, et ne laisse pas un moment de place à l'ennui. Nous nous levons de très-bonne heure pour respirer un air pur et salubre, et à dix heures du soir tout est en parfait repos dans ma petite république ; tandis que pour tout le reste du château règnent l'étourdissement et le bruit, que les visites partent, arrivent, et que la belle maîtresse du logis fait les honneurs d'un salon qui n'est jamais assez plein à son gré. Je la vois peu; mais quand je la rencontre, elle se montre toujours aimable pour moi. Je crois, je te l'avoue, qu'elle est flattée d'avoir une fille de condition pour gouvernante de ses enfans, et qu'une simple bourgeoise serait traitée avec moins d'égards. C'est une bien grande faiblesse, vas-tu dire : à la bonne heure; mais j'en profite, et ce préjugé, si c'en est un, influe sur mes rapports

avec les enfans, avec tous les gens de la maison, et rend ma tâche plus facile et ma position plus agréable. Depuis quatre semaines que je suis ici, je n'ai encore aucun sujet de me repentir d'y être venue; mais il faut bien m'attendre qu'il n'en sera pas toujours ainsi: les épines ne manquent jamais à la condition humaine, et bien sûrement il y en aura dans la mienne. Adieu, Marie.

LETTRE II.

LA MÊME A LA MÊME.

3 avril.

Ma situation est toujours la même; je suis très-contente, je dois même m'estimer heureuse, et désirer qu'il n'arrive aucun changement. Mes élèves commencent à s'accoutumer à moi : elles m'aiment, et ma tâche en devient bien plus facile. J'ai de plus une société très-agréable. C'est l'intendant Muhlberg et sa femme, couple jeune, aimable, et d'un sens droit et éclairé. Ils habitent une jolie maison vis-à-vis du château. Je passe chez eux toutes les heures que mes devoirs me laissent libre, et j'y suis, comme chez moi, sans aucune gêne; ce qui est à mon avis la pierre de touche de l'harmonie intérieure des pensées et

des goûts. Je vois, de plus, que leur amitié me sera très-utile pour diriger ma conduite avec tous les habitans de la maison, qu'ils connaissent parfaitement. Ils parlent de leur seigneur, le comte de Wehlau, avec une espèce d'enthousiasme. C'est, disent-ils, le plus digne, le plus excellent des hommes; ils ne tiennent pas tout à fait le même langage sur la comtesse: leur opinion paraît même bien différente; et j'ai cru remarquer qu'ils n'en parlent pas volontiers, et ne disent pas tout ce qu'ils en pensent. Je suppose que leur blâme porte principalement sur son genre de vie si dissipé, et si opposé aux goûts de son mari. Il préférerait une vie tranquille et domestique avec ses enfans et quelques voisins choisis. Il est très-malheureux que sa femme aime exactement le contraire; mais cette différence est peut-être une suite des fréquentes et longues absences du

comte. Il est militaire, revêtu d'un grade supérieur ; ce qui l'oblige d'être souvent hors de chez lui. Je pense que la dissipation de sa femme a commencé par le besoin de se distraire de l'ennui que lui causent ces séparations forcées; alors elle est plus à plaindre qu'à blâmer. Il doit être fort triste, en effet, d'être continuellement séparée de celui dont la présence fait notre bonheur, et d'avoir sans cesse à trembler pour sa vie. Il est vrai que si j'étais dans une position pareille, ce ne serait pas dans les plaisirs du monde, que je trouverais distraction et consolation; mais tous les caractères ne sont pas jetés dans le même moule, il serait injuste de blâmer quelqu'un de ce qu'il ne voit pas et ne pense pas comme nous... Je suis très-curieuse de connaître personnellement le comte. Il est intéressant d'entendre les détails de la manière

dont il se conduit avec ses enfans, ses gens, ses vassaux, en un mot avec tous ceux qui ont quelque relation avec lui; et la gouvernante des enfans qu'il aime avec tendresse, peut espérer d'avoir aussi quelque part à sa bienveillance.

Depuis que la mort de mon père m'a jetée dans le monde, j'ai fait de si tristes découvertes sur l'humanité en général, que je m'estimerais heureuse de rencontrer un homme aussi éminemment distingué par ses vertus; mais j'avoue que si je ne les avais pas connues par le témoignage de Muhlberg, j'aurais eu peine à les deviner d'après sa physionomie : j'ai vu son portrait, que la comtesse porte ordinairement au cou. Je traversais un matin le cabinet de sa femme de chambre, et je vis le médaillon sur sa table ; la chaîne de Venise à laquelle il est suspendu s'était dérangée; il n'y avait personne, et je

cédai à la curiosité de voir les traits d'un homme dont le caractère est l'image de la divinité; mais mon attente fut bien trompée : il est peint en uniforme; ses traits sont beaux, mais l'ensemble n'a rien de noble ni de distingué, rien qui parle au cœur; et je ne comprends pas qu'une âme telle que la sienne anime cette insignifiante figure; peut-être aussi est ce la faute du peintre. Enfin il est attendu dans la quinzaine; et je saurai qui a tort ou raison.

LETTRE III.

LA MÊME A LA MÊME.

Mai, Wittenbach.

Un passage de ma première lettre de Wittenbach, sur ce que l'argent qui me restait de la vente de notre petit domaine, n'était pas ma propriété, et sur ce que je devais penser à le rendre, t'a frappée : tu m'en demandes l'explication, et je vais te la donner. Je ne dois rien avoir de caché pour ta tendre amitié. Depuis long-temps je t'aurais raconté ce petit épisode de ma vie, si je l'avais jugé assez intéressant pour t'occuper, et si je n'avais pas un peu redouté tes railleries. Apprends donc, non pas une aventure ni un événement, mais une chaîne de petits incidens qui

n'ont eu que peu d'influence sur mon sort, et n'en ont pas moins fait une impression assez profonde sur mon cœur.

Tu te souviens sans doute du voyage que je fis aux eaux de B*** avec ma tante, il y a deux ans. Sa santé et celle de ma cousine Nancy étaient si mauvaises, qu'elles avaient besoin d'une troisième personne qui pût à la fois les soigner et leur faire société; et ma tante était aussi bien aise de me faire connaître un peu le monde : jamais je n'étais sortie de mon village. Elle me demanda à mon père, qui consentit à regret à cette courte séparation; et je partis au milieu de l'été avec ma tante et ma cousine. Arrivées aux bains, je te fis part dans le temps, chère amie, de l'étonnement que me causait tout ce que je voyais. Tout était nouveau pour moi dans la société et ses plaisirs. Je te dis alors ce que j'éprouvais, ce qui m'attirait ou me repoussait, tout enfin,

excepté une *connaissance* que je fis par hasard la veille de notre départ, si du moins on peut donner ce titre à une personne qu'on n'a vue que trois fois, et dont on ignore encore le nom; mais il est vrai que ces instans ont tous été marqués par des circonstances qui les ont gravés dans mon souvenir, si fortement, que je puis te les raconter comme si c'était hier; ainsi tu n'auras rien perdu pour attendre, et tu sauras tout. La saison des bains touchait à sa fin, sans qu'il me fût rien arrivé d'intéressant dont mon cœur pût garder la mémoire : le dernier jour était une des plus belles journées de la fin de l'été. Un orage pendant la nuit avait purifié l'air, ranimé la nature; le soleil se leva pur et brillant, et nous engagea, ma cousine et moi, à nous aller promener dans le jardin public, avant que la foule des baigneurs y fût rassemblée : quelques connaissances intimes se joi-

gnirent à nous, et nous fîmes plusieurs tours dans la grande allée. Quelques jeunes personnes qui se trouvaient avec nous, et qui étaient ce jour-là d'une gaîté folle, tournaient en ridicule tous ceux dont elles parlaient, et tout ce qui se présentait à leurs regards ou à leur pensée. Ce ton moqueur ne m'était pas agréable, et je pris peu de part à leur conversation. Dans la partie la plus solitaire de la promenade, un homme était assis sur un banc, vêtu d'un simple surtout; un chapeau très-rabattu sur ses yeux, cachait presque entièrement ses traits; son bras droit soutenu par une écharpe nous fit supposer que c'était un officier blessé dans la dernière campagne, et qui venait essayer la vertu des eaux. Nous aurions peut-être passé devant lui sans le remarquer, si une petite fille d'environ trois ou quatre ans, qui cueillait des fleurs sur le gazon à quelques pas de lui, n'était pas venue

les lui apporter. Elle passa devant nous; ses grâces enfantines nous frappèrent. Nous la suivîmes des yeux, et nous la vîmes aller avec empressement vers cet homme, en lui montrant les fleurs dont ses petites mains étaient pleines. Ce fut un nouveau sujet de railleries et de conjectures pour mes compagnes; moi, j'étais au contraire touchée de voir un militaire, dont les manières sont ordinairement si rudes, se conduire avec tant de douceur et de tendresse avec cette innocente enfant; je ne me lassais pas de regarder comme il jouait avec elle et recevait ses fleurs, malgré l'incommodité de son bras blessé, et je ne pouvais détourner les yeux de cet intéressant tableau d'amour paternel. Mais bientôt je fus rappelée à une autre pensée en m'apercevant, avec le plus vif chagrin, de la perte de l'agrafe d'or qui attache à présent mon mouchoir, après avoir attaché jusqu'à sa mort celui de

ma mère. J'étais sûre de l'avoir vue encore à sa place il n'y avait que quelques minutes. Mes compagnes s'inquiétèrent assez peu de ma peine, et me laissèrent retourner en arrière pour la chercher : je suivis avec une grande crainte de ne pas la trouver, le chemin où nous avions passé, marchant lentement çà et là, et ayant les yeux baissés vers la terre, lorsqu'une belle voix mâle et sonore me demanda en français si j'avais perdu quelque chose? Je levai les yeux; c'était l'officier blessé. Je lui dis, non sans quelque embarras, ce que c'était : tout de suite il se leva, et vint m'aider dans ma recherche : mon embarras redoubla; je priai cet étranger de ne pas se donner cette peine; mais il ne se laissa point détourner, continua de parcourir le chemin que j'avais suivi, et au bout de quelques momens, il s'écria, la voila! Il la releva, et s'avançant près de moi il me présenta mon agrafe

avec un sourire et un salut obligeant. Je pus alors voir sa figure : il paraissait avoir trente ans ; il était grand, très-bien fait, et avait une physionomie noble et animée. Cependant il y avait dans son regard et dans sa pâleur une expression de chagrin ou de souffrance ; il était possible aussi qu'il fût malade des suites de sa blessure. J'éprouvais un trouble indéfinissable. Je le remerciai avec timidité des peines qu'il s'était données pour chercher et trouver un si petit objet ; et pour excuser mon inquiétude au sujet d'une perte aussi légère en apparence, je lui racontai en peu de mots ce qui me rendait si chère cette agrafe que ma mère avait portée jusqu'à sa mort. Il m'écouta avec un sourire d'approbation, et quand j'eus fini, il me dit quelques mots, qui n'étaient ni un compliment ni une galanterie, mais si bien à l'unisson de mon cœur, que je me sentis rougir de plaisir et que je ne sus comment lui répondre,

Heureusement la petite s'approcha : Est-ce votre fille, monsieur, lui demandai-je ? Il me répondit affirmativement. Je me baissai pour donner un baiser à l'enfant ; elle me le rendit, et me parut charmante. Mon bouquet composé de roses et de beaux œillets attira son attention : charmée de pouvoir témoigner ma reconnaissance à son père, je le lui donnai, en la priant de le garder ; l'aimable petite, en sautant de joie, le montra à son père pour le lui faire admirer. L'officier me remercia avec beaucoup d'obligeance, vanta la beauté des fleurs, et me salua poliment lorsque je retournai joindre ma société. On avait vu de loin ce qui s'était passé, et on me plaisanta beaucoup sur mon *chevalier de la triste figure*. Ces railleries me déplurent ; j'y répondis peu de chose, et je regardai plus d'une fois cet obligeant et triste chevalier à qui je devais d'avoir retrouvé mon agrafe. Il était retourné s'asseoir à

la même place; son enfant était devant lui. Elle avait délié mon bouquet : les fleurs étaient répandues sur le surtout de son père; et je vis qu'elle choisissait pour lui les plus belles, qu'il prit et garda dans sa main. Oh! pensai-je, que je voudrais savoir qui est cet homme, et pourquoi il est malade, triste, blessé! Il est seul avec cette enfant; sans doute il a perdu sa femme; cela seul explique tout : combien il doit sentir doublement cette perte, et pour lui et pour sa fille! il paraît l'aimer bien tendrement, et elle est si jolie! c'est sans doute l'image vivante de celle qu'il pleure. Oh! oui, c'est cela, bien sûrement : si la mère vivait encore, un officier, un homme blessé serait-il chargé du soin embarrassant d'une petite fille! Combien il doit être malheureux! chaque regard qu'il jette sur cette enfant, chaque soin qu'elle demande doit réveiller un douloureux souvenir. Ainsi, perdue dans

mes conjectures sur le sort de cet inconnu, je ne remarquai pas que le jardin se remplissait peu à peu d'une foule de promeneurs. Bientôt je fus abordée par plusieurs connaissances, et tirée de mes rêveries. Je voulais m'informer à quelqu'un de mon inconnu; mais il avait quitté le jardin, et je ne pus rien apprendre.

La journée se passa comme toutes les autres, en distractions variées, qui me fatiguèrent encore plus que de coutume. Le soir il y avait un grand bal dans la salle de redoute; c'était le premier depuis que nous étions aux bains, et pour moi le premier de ma vie. Quoique nous dussions partir le lendemain de bonne heure, ma tante ne voulut pas me refuser un plaisir si nouveau, et s'en fit un elle-même de m'y conduire avec sa fille. Je n'avais pas même l'idée d'une fête : tout m'étonnait, m'étourdissait; il me semblait que j'habitais un autre

monde. Plusieurs jeunes gens se rassemblèrent autour de nous. Mes questions ingénues les amusaient; ils riaient aux éclats; et je me sentis humiliée et blessée d'une gaîté qui me paraissait insultante. Je n'en connaissais aucun; mais tous me déplurent par leurs manières peu délicates et leur ton de mauvaise éducation. Un d'eux surtout, qui l'avait emporté sur les autres par ses sarcasmes, ses juremens, ses grossiers éclats de rire, vint me demander pour valser avec lui, et me dit qu'il serait avec plaisir mon maître de danse. Il m'était insupportable, et je le refusai en lui disant que je ne danserais pas. Il me quitta et alla prendre une autre femme. La musique se fit entendre; chaque paire commença à tourner. J'étais restée seule spectatrice; et au bout d'un moment, électrisée par la musique, par l'exemple de mes compagnes, j'aurais voulu valser aussi, et je sentais

mes pieds trépigner et mon cœur battre d'impatience. Dans ce moment un jeune homme vint me prier très-poliment de me joindre à la danse, je l'acceptai sans balancer, et nous entrâmes dans le cercle des danseurs. J'avais à peine commencé à tourner avec un plaisir indicible, que je vis accourir près de nous celui que j'avais d'abord refusé, rouge de colère et tous les traits altérés. Il nous arrêta, et avec un ton de raillerie amère, il félicita mon danseur de m'avoir fait changer de résolution, et me pria sur le même ton de déclarer la raison pour laquelle j'avais accordé à un autre une préférence qu'il regardait comme une injure personnelle, dont il lui demandait satisfaction si je ne voulais pas expliquer mes motifs pour en avoir agi ainsi. Saisie, interdite, je ne savais que répondre, et je me sentais prête à fondre en larmes. Mon danseur voulait prendre mon parti : le méchant

homme ne voulait rien entendre, et insistait pour qu'il sortît tout de suite avec lui. Les autres paires s'arrêtèrent; la musique cessa; on les retint; tout le monde parlait à la fois. On me blâmait; on me disait que j'étais la cause qu'ils allaient se tuer; j'étais anéantie de désespoir, et tout ce que je savais faire, était de demander pardon à tout le monde à mains jointes, et de conjurer ces messieurs, qui se disputaient toujours, de ne pas se tuer pour si peu de chose; lorsqu'une voix que je reconnus à l'instant pour la même qui m'avait demandé la matin ce que je cherchais, se fit entendre, en disant : De quoi s'agit-il, messieurs? Je me retourne et je vois derrière moi un officier blessé, son bras droit passé dans une écharpe noire, un habit d'uniforme très-brillant, avec un crachat sur la poitrine Seulement de le voir et de l'entendre je me sentis consolée; j'étais sûre d'avance qu'il allait

faire cesser ma peine aussi facilement qu'il avait trouvé mon agrafe. Mon danseur s'avança et lui exposa respectueusement ce qui s'était passé : Mademoiselle, dit mon protecteur, ne savait sûrement pas les règles des bals, et n'a péché que par ignorance. Ah! répondis-je doucement, c'est le premier bal que je vois de ma vie, et j'ignorais qu'il y eût des règles à suivre. Il y a du moins celles de la politesse, reprit vivement mon persécuteur, et mademoiselle devait sentir qu'on ne refuse pas un homme pour en accepter un autre. Et la politesse, M. le lieutenant, ne veut pas qu'on effraie une femme, ni qu'on lui parle sur ce ton, dit avec fermeté l'étranger. Mon général, reprit le lieutenant d'un ton plus bas...... C'est assez, monsieur, reprit l'étranger, point d'excuses, ce n'est pas ici le lieu d'une explication. Mademoiselle, voulez-vous accepter mon bras gauche, j'aurai l'hon-

neur de vous reconduire à votre société. Intimidée, contente, honteuse, craintive, rassurée, heureuse d'une telle protection, je m'appuyai sur son bras, et j'en avais besoin, car je tremblais à ne pouvoir presque pas me soutenir. Il chercha amicalement à me redonner un peu de courage, et nous traversâmes ainsi la ligne des danseurs, qui s'écartaient pour nous laisser passer. Je pouvais voir que mon protecteur était un homme de haute distinction. Avec beaucoup de ménagemens, et en m'épargnant tout reproche sur la faute que j'avais commise sans en prévoir les conséquences, il me conseilla de ne pas danser de cette soirée, pour ne pas attirer les regards de la multitude; ajoutant qu'il me serait désagréable de me voir l'objet de la curiosité. Je le remerciai de son bon avis et je lui promis de m'y conformer. Il mit ensuite l'entretien sur d'autres sujets, pour tâcher de me distraire;

tout ce qu'il me disait était toujours d'accord avec mes pensées. Nous marchions fort lentement, en causant de choses et d'autres comme d'anciennes connaissances. Ma tante était dans une chambre assez éloignée. J'éprouvais quelque peine qu'il fût aussi long-temps embarrassé de moi; mais je repris courage quand je vis que son regard sombre s'adoucissait en se tournant de mon côté, et que cette physionomie qui m'avait paru si triste le matin, n'exprimait plus que de la bienveillance et une douce affabilité. Cependant ma main que j'avais appuyée sur son bras, tremblait encore; il parut croire que c'était l'effet de la frayeur. Ne craignez rien, mademoiselle, me dit-il, vous êtes tout à fait en sûreté contre les impertinences de cet homme. Oh! je ne crains plus rien, lui répondis-je en le regardant avec confiance, je suis sous une sûre protection... Mais je ne sais ce que j'éprouve de singulier

ni pourquoi je suis près de pleurer... Je sentais, Marie, que mes yeux étaient pleins de larmes..... pourquoi! Dieu le sait, car j'étais en même temps si contente, si heureuse!... Il me regarda et pressa mon bras contre son cœur, en me disant avec tendresse : Chère, aimable enfant.... J'étais toujours plus troublée ; je sentis deux larmes que je ne pouvais plus retenir, rouler sur mes joues, et détournant mon visage je les essuyai furtivement. Il le vit, cependant, j'en suis sûre : tout autre m'en aurait raillé comme d'un enfantillage impardonnable ; il se tut, et moi aussi : mais je tremblais encore ; et pour m'encourager il serrait de temps en temps mon bras contre lui.

Nous arrivâmes dans la chambre où était ma tante. Il me remit à elle, et raconta la chose de manière qu'elle ne pouvait me faire aucun reproche. Il s'assit près de nous et s'informa de

mon nom, de la situation de mon père, de notre demeure, avec une affabilité qui n'avait rien d'offensant. On voyait que l'intérêt et non la curiosité dictait ses questions : ma tante y répondait, et elle allait, m'a-t-elle dit, lui demander aussi poliment le nom du protecteur de sa nièce, lorsqu'un officier entra, s'adressa à lui en lui disant : *votre excellence*, et lui parla très-bas. Il se leva, s'excusa, nous assura qu'il était très-fâché d'être obligé de nous quitter, et prenant le bras de l'officier ils sortirent ensemble. Ma tante se répandit en éloges sur lui, et demanda à plusieurs personnes le nom de ce général. On l'ignorait encore : il était arrivé seulement de la veille aux bains, n'ayant avec lui qu'un adjudant, celui sans doute qui était venu lui parler, un domestique et la bonne de la petite, et ils étaient descendus dans la première auberge du lieu.

Nous partîmes le lendemain matin de très-bonne heure. Ce départ nous coûta bien des larmes : Nancy s'était extrêmement amusée. Elle aimait le monde et le plaisir. Pour moi, tout cela m'avait laissée très-indifférente; souvent même j'en avais été fatiguée et ennuyée. Mais j'emportais dans mon âme une image, un souvenir qui rendait intérieurement mes regrets plus vifs que ceux de ma cousine. Il me semblait qu'un être d'une nature bien plus relevée m'était apparu un instant, et s'était éclipsé pour jamais. Cette image, cette pensée me suivit dans mon tranquille village et sous le toit paternel. Mes occupations domestiques me devinrent plus pénibles; j'étais métamorphosée: moi, toujours gaie, insouciante, et cependant active, attentive dans notre petit ménage, j'étais devenue distraite, oublieuse, j'allais et venais sans savoir pourquoi, occupée

d'une seule idée. Mais bientôt je fus tirée de mes rêveries par de cruelles réalités. La guerre s'approcha de notre contrée. Le seigneur de notre village était absent; notre maison était, après le château, la plus grande du lieu, et mon père l'homme le plus considéré, comme ancien et brave militaire. Les logemens, les fournitures, la marche des troupes, les quartiers, les fourrages, etc., etc., tout tomba principalement sur lui: tout notre temps fut employé, et toutes nos propriétés saccagées. On disposa de tous nos moyens et de notre fortune. Le repos, le contentement, le bien-être avaient fui notre habitation. Une malheureuse bataille perdue amena l'ennemi sur nous, et nous fûmes à sa merci. Mon père voulait m'envoyer chez ma tante à la ville; mais il était déjà très-malade, et comme il ne voulait pas abandonner sa petite campagne, je ne voulais pas non

plus entendre parler de me séparer de lui. Comme ancien officier et le seul de l'endroit qui fût *libre*, ce fut aussi le seul à qui l'on demandait conseil et secours. Amis et ennemis le tourmentaient tour à tour; on ne lui laissait pas un instant de tranquillité; et avec une véritable anxiété je frémis de ce qui devait en résulter pour sa faible santé. L'ennemi ne nous traita pas il est vrai avec barbarie; mais nous n'en étions pas moins vexés; mon père devait répondre pour tout, et devint absolument leur victime. Tantôt enfermé chez lui aux arrêts, tantôt envoyé comme ôtage, souvent menacé de la mort s'il ne donnait pas ce qu'on lui demandait, quand même c'était contre son devoir, il succomba enfin à des peines au-dessus de ses forces; il expira dans mes bras, me laissant orpheline et sans secours; mais malgré ma douleur, Marie, malgré l'abandon où

je me trouvais, j'estimais mon père si heureux de ne plus exister, que je n'aurais pas voulu le rappeler à la vie. Il n'y avait plus moyen d'habiter seule notre maison ruinée; les chemins pour joindre ma tante étaient coupés, il n'y avait nulle sûreté sur les grandes routes, ni même dans la petite ville qu'elle occupait, qui pouvait être bombardée d'un jour à l'autre; je fus donc forcée d'accepter l'offre de l'intendante du château, qui me proposa de venir y demeurer avec elle, quoiqu'il fût alors au pouvoir de l'ennemi qui y avait établi une garnison. On nous y laissait aussi tranquilles qu'on pouvait l'être dans notre situation. Dieu! quel temps, Marie! Nous étions prisonnières dans notre demeure : je ne pouvais plus même t'écrire; et depuis je n'ai pu me résoudre à me retracer ces affreux jours de détresse pendant lesquels les mois

me paraissaient des années. Tu as su dans le temps nos tourmens, nos tribulations, ma cruelle perte, ma ruine totale; mais tu n'as pas su les détails; et comme ils se trouvent liés avec ce que tu me demandes, je vais te les raconter.

J'habitais donc le château; et nous eûmes enfin l'espoir que nos troupes se rapprocheraient de nous. Nos persécuteurs se gardèrent bien de nous l'apprendre; mais toute leur conduite nous disait que les choses n'allaient pas bien pour eux, et que nos gens n'étaient pas éloignés. Un matin nous entendîmes au loin une canonnade; le bruit devint toujours plus fort, et nous donna l'espérance de voir arriver nos libérateurs; nos cœurs battaient de joie!.. hélas!.. le plus affreux danger nous menaçait. L'ennemi prit la résolution, pour gagner du temps, de se défendre

dans le château qui était fortifié. Les portes furent barricadées. On nous fit descendre dans les caves voûtées, et on nous les assigna pour demeure. Dieu! avec quel sentiment nous vîmes arriver, un soir, au delà des murs, nos troupes qu'il nous fut facile de reconnaître à leur uniforme et à leur drapeau; et nous étions gardées et défendues par l'ennemi! Bientôt le bombardement commença, le château fut assiégé; la garnison se défendait opiniâtrément. Nous étions toujours sous nos voûtes, l'intendante, sa fille et moi, n'ayant pas le courage de nous informer de ce qui se passait au-dessus de nous, mais attentives à tous les bruits que nous pouvions entendre. Un jour des cris affreux parvinrent jusqu'à nous. Un boulet rouge était tombé sur le toit et l'avait embrasé; nous vîmes la vive clarté des flammes s'élevant vers le ciel, et nous criâmes

aussi d'épouvante. Un coup terrible de crosse de fusil enfonça notre porte, et deux soldats ennemis entrèrent en furieux, la baïonette en avant, et nous menaçant de la mort si nous ne leur donnions pas tout l'argent que nous avions. Nous étions effrayées au point de ne pouvoir faire aucun mouvement; mais où pouvions-nous fuir? Déjà un soldat m'avait saisi rudement par le bras, et tenait la baïonnette sur ma poitrine; machinalement je criai au secours, mes compagnes de même, sans en espérer aucun. Juge de notre joie quand nous vîmes entrer un soldat autrichien, suivi d'un officier l'épée nue à la main. Où sont-elles? disait une voix bien connue... Marie!... c'était mon protecteur des bains, mon ange gardien, que le ciel m'envoyait encore pour me secourir; c'était le général dont j'ignorais le nom, mais dont les traits étaient gravés si profondément

dans mon cœur. Il s'approcha, tomba avec son épée sur le soldat ennemi qui menaçait ma vie, le désarma, l'éloigna; et me prit dans ses bras, à ce que m'a raconté l'intendante : car au moment où j'entendis sa voix, où je le vis s'approcher, le passage subit de l'effroi le plus mortel à la joie la plus vive me priva de mes sens, et je tombai sans connaissance... Quand je revins à moi, j'étais dans une chambre étrangère, quelques personnes étaient autour de moi, et au travers de la fenêtre brillaient les flammes du château embrasé, qui, au milieu d'une nuit obscure et orageuse, s'élevaient au ciel et éclairaient tous les environs. J'appris que nos troupes avaient remporté la victoire la plus complète, que l'ennemi avait été chassé après avoir perdu beaucoup de monde, mais que le château était en entier la proie des flammes, et que les habitans seuls avaient

été sauvés. Pour ma part, je devais la vie au général : non-seulement il m'avait délivrée du soldat qui allait me l'ôter, mais il m'avait emportée lui-même, non sans risque, hors du château embrasé, jusque dans une maison voisine, où il m'avait remise, privée de mes sens, aux soins de quelques personnes. Tu peux comprendre, Marie, avec quel sentiment j'écoutais ce récit; mais j'étais dans un tel étourdissement et si faible encore, que je n'avais que des pensées confuses. La porte s'ouvrit; et je revis mon libérateur : je fis un effort pour me lever, je voulais le remercier, mais il me fut impossible de prononcer un seul mot. Il fit un geste de la main pour qu'on nous laissât seuls; les femmes sortirent; il m'obligea de me rasseoir.— Remettez-vous, chère Sophie, me dit-il en retenant mes mains dans les siennes, le danger est passé; vous êtes en sûreté...

— Et c'est à vous que je le dois, pus-je enfin lui dire, ô mon sauveur, mon ange protecteur! Et mes larmes coulèrent abondamment. Je saisis sa main, et je voulus la porter à mes lèvres. Que faites-vous, Mademoiselle! s'écria-t-il en la retirant, et passant un bras autour de moi il me donna un léger baiser sur le front. J'étais troublée, interdite; je me levai, et je tremblais si fort que je fus obligée de m'appuyer sur son bras pour ne pas tomber. Et lui aussi, Marie, il tremblait presque autant que moi. Sophie, chère Sophie, s'écria-t-il, oh! pourquoi ne puis-je rester ainsi auprès de vous toute ma vie!.. Une éternité de bonheur! Mais il faut que je parte... Je sentis que je pâlissais involontairement, je joignis les mains. Oh! mon Dieu, vous partez, m'écriai-je; que deviendrai-je si vous m'abandonnez! Il parut touché de mon exclamation. Sophie, me dit-il,

jamais, jamais je ne vous oublierai; pensez à moi, chère fille, et dans quelque situation que vous puissiez vous trouver, vous aurez un ami qui ne vous abandonnera pas, soyez-en sûre. Encore une fois il me pressa contre son sein. Adieu, adieu, Sophie, me disait-il d'une voix brisée. Je vis des larmes dans ses yeux; les miennes coulaient en abondance; je ne pouvais prononcer une parole, j'étais retombée sur ma chaise. Une de mes mains couvrait mon visage; il la saisit, la baisa deux fois, en répétant encore: Adieu, adieu, chère Sophie; calmez-vous, au nom du ciel, mais n'oubliez pas votre ami; et il disparut.

Long-temps, long-temps je restai dans la même attitude, sans savoir ce qui venait de se passer. Tout était trouble et confusion au dedans de moi. Enfin je revins à moi, et dans ma main mouillée de mes larmes, et peut-être

des siennes, était une bourse de soie. J'eus une espèce de frémissement. J'ouvris cette bourse, elle était pleine de pièces d'or. Généreux ami! il avait appris sans doute ma triste situation, et me savait pauvre orpheline sans ressources; il avait voulu venir encore à mon secours. Tout mon cœur l'en remercia; mais cependant j'étais oppressée. Il y avait dans cette action, dans ce genre de bienfait, quelque chose qui me faisait de la peine : j'aurais préféré ne pas avoir cette bourse. Je n'eus que le temps de la cacher, et non celui d'y réfléchir. Les connaissances, les voisins, les habitans du château se rassemblèrent dans la chambre où j'étais; chacun avait quelque chose à raconter, ou quelque perte à déplorer, ou quelques conseils à demander. La désolation était générale et notre misère complète. Le feu du château incendié avait gagné le village; il était presque tota-

lement détruit; et chacun avait à chercher un asile. Puisque je ne pouvais arriver ni chez ma tante ni auprès de toi, je pensai tout de suite à la bonne Thérèse Muller, cette ancienne femme de chambre de ma mère, qui s'était mariée dans un village près de Krestadt. Je lui écrivis : elle consentit volontiers à me recevoir chez elle, et je quittai avec un cœur bien déchiré le lieu de ma naissance, le tombeau de mes bien aimés parens, pour aller vivre avec des étrangers, et commencer une vie pénible, et peut-être orageuse.

Tu comprends bien qu'avant de partir je fis tout mon possible pour apprendre le nom de mon ange protecteur. J'avais été trop vivement émue dans notre entretien pour y songer : il me semblait dans ces momens, que je l'avais aimé depuis que j'existais. Je crus ensuite lorsqu'il m'eut quittée, que tout le monde pourrait me le faire connaître ;

et je me trompais. Dans l'affreux tumulte de l'incendie, personne n'avait songé à s'informer du nom du général. Le corps qu'il commandait avait reçu le matin l'ordre de se porter en avant; aucun soldat ne resta dans un lieu détruit, où il y avoit à peine une seule maison logeable; un autre corps de troupe qui arriva ignorait quel était l'officier qui avait repris le château. Plusieurs m'assurèrent que c'était un colonel. Je restai donc dans la même ignorance sur une chose qui était devenue mon premier intérêt, et sans avoir aucune espérance d'en sortir. On m'avait nommé, il est vrai, le colonel que l'on croyait avoir commandé cette affaire; mais ce ne pouvait être mon bienfaiteur, puisqu'il était général. Peut-être aussi que l'on s'était trompé au bal des bains en lui donnant ce titre. Peut-être était-ce bien ce colonel. Il fallut rester dans l'incertitude où je suis encore, et qui m'est

très douloureuse : tout espoir de la voir cesser est évanoui. Je n'ai plus entendu parler de lui ; et celui à qui je dois tout me sera à jamais inconnu. Cette pensée pesa fortement sur mon cœur, et ajouta aux regrets que je sentais à m'éloigner des derniers lieux où je l'avais vu. Il le fallait cependant, tout le monde s'occupait à partir pendant que les chemins étaient libres, et à se procurer des chevaux. J'eus le bonheur d'en trouver le troisième jour. J'arrivai sans accident à mon nouveau domicile, dans la maison de la bonne Thérèse, qui me reçut avec amitié : je m'arrangeai pour lui payer une pension, et vivre du travail de mes mains, du peu d'argent qui me restait, et de ce que j'espérais retirer de la vente de mon petit domaine. Ma vie était uniforme et tranquille, une pensée chérie embellissait mon existence. Je voyais bien la folie de cette pensée : je me disais mille et mille fois qu'il était in-

sensé de nourrir un sentiment pour un étranger dont je ne savais pas même le nom, qui était père, peut-être mari, et que vraisemblablement je ne reverrais de ma vie. Je me le répétais sans cesse; et cependant c'était toujours la même chose, et je nourrissais cette passion de toutes les forces de mon ame, au lieu de les employer à la vaincre. Le soir, fatiguée de mon travail assidu, lorsque je n'y voyais plus assez pour le continuer, je restais assise avec une seule pensée, un seul souvenir, tenant dans ma main la seule preuve que j'eusse que tout ce qui m'était arrivé n'était pas un songe, la bourse qu'il m'avait laissée en me quittant. Elle était de soie et d'argent, très-artistement travaillée; une devise expressive prouvait qu'elle venait d'une personne chérie; de sa femme, peut-être...., et ce mot tombait sur mon cœur comme un poids accablant. Mais non, cela ne peut être, il ne me l'aurait pas

donnée..... à moins qu'il ne soit veuf, comme je l'avais pensé d'abord. Ainsi mon esprit errait de conjectures en conjectures, et restait dans un vague pénible. Quelquefois aussi je trouvais un douloureux plaisir à me laisser aller à mes pensées, et à composer des scènes romanesques entre lui, moi, et celle qui avait travaillé cette bourse. L'or qu'elle renfermait était encore intact. J'étais bien pauvre, et j'avais mieux aimé redoubler de travail que de l'entamer. Mais je tombai malade, et la cruelle nécessité me força d'y recourir; ce ne fut du moins que lorsque je n'eus plus rien au monde dont je pusse disposer pour conserver ma triste vie Non que je ne fusse morte bien volontiers : dans ma situation qu'est-ce qui pouvait m'attacher à la vie? qu'est ce qui m'y retient encore? la volonté de celui qui m'a fait naître pour lui obéir et se soumettre à vivre s'il l'ordonne; mais cette obli-

gation est quelquefois bien pénible. Je languis long-temps ; mais je dus à cette maladie un bonheur inattendu, celui de trouver dans la baillive du village une amie, une protectrice dévouée. Elle me soigna comme si j'eusse été sa fille ; et dès qu'elle me vit tout à fait remise, elle s'occupa sans relâche de me procurer une bonne place. C'est à ses recommandations, c'est à ses infatigables soins que je dois celle que j'occupe à présent.

Enfin mon petit domaine, tout ruiné qu'il était, fut vendu, beaucoup moins en effet que je m'en étais flattée, mais assez pour me mettre l'esprit en repos. J'ai pu remplacer dans la bourse de mon protecteur ce que j'avais été forcée d'en ôter, et me conserver encore quelque chose pour les temps malheureux, si je deviens encore malade, ou pour soutenir ma vieillesse, lorsque je ne pourrai plus travailler ; et j'espère à présent

pouvoir augmenter ce petit fonds par mon économie.

Voila, chère Marie, l'histoire exacte de cet argent, et en même temps celle de mon cœur pendant ces deux dernières années. L'objet qui le remplit encore a disparu pour moi : je ne l'ai plus revu, je n'en ai plus entendu parler, et sans doute c'est fini pour la vie; mais son souvenir vivra éternellement dans ma pensée, et me garantira de toute autre impression. Je t'avoue même qu'il est la cause que j'ai refusé sans balancer cette proposition de mariage dont la bonne Muller te fit part avec tant de regrets que je l'eusse refusée; ma conscience ne me permettait pas de jurer aux pieds de l'autel amour et fidélité à un homme, pendant que l'image d'un autre est gravée dans mon cœur, et, je le crains bien, en traits ineffaçables : ne me gronde pas, Marie! cé sentiment est aussi le tien; et la chimère dont je m'oc-

cupe anime ma vie sans nuire à personne. Adieu, chère Marie; voila une bien longue lettre, je l'ai écrite à plusieurs reprises pendant le sommeil de mes élèves.

—

LETTRE IV.

LA MÊME A LA MÊME.

2 juin.

J'AI laissé passer quelques jours sans t'écrire : je n'en ai pas eu le temps. Tout le monde ici est dans l'agitation et l'activité : nous attendons M. le comte. Il y a trois ans qu'il est absent. Ses campagnes, des affaires essentielles, soit à la cour, soit dans ses autres terres, l'ont retenu; en sorte que son arrivée est une fête pour toute la contrée, et qu'il y règne une véritable ivresse de joie et d'amour, tellement faite pour exciter l'enthousiasme, que, sans le connaître, je suis aussi comme si j'attendais un père ou un ami chéri. Le comte est en effet plutôt le père que le maître

de ses vassaux; et il est adoré. Leurs appréhensions pour sa vie pendant cette guerre cruelle, et je ne sais quoi de mystérieux dans sa situation, redoublent encore l'intérêt qu'il inspire. Je n'ai pas trop osé questionner sur ce secret; mais j'ai pu juger sur le peu que j'ai entendu, qu'il n'est pas très-heureux dans son intérieur, et que chacun voudrait, en lui témoignant un extrême attachement, lui faire oublier ce côté douloureux de sa vie. Tous les préparatifs pour sa réception sont faits. Ses intendans, officiers et employés, en uniforme et à cheval, se rassembleront ici, et iront à une lieue au-devant de lui. A l'entrée du village il sera reçu par le curé, le maire et les notables. Des rameaux et des fleurs seront répandus sur sa route, et la façade du château est déjà ornée de guirlandes. Toutes les cloches seront en branle, et toute la petite artillerie du château annoncera

son arrivée : en un mot, tout ce qu'il est possible de faire à la campagne pour exprimer l'allégresse et le bonheur, sera mis en œuvre. Je me réjouis beaucoup de ce jour; je me fais un plaisir de présenter mes élèves à ce bon père, qui me présenteront à leur tour à lui : rien que de penser à ce moment me donne une émotion involontaire. Sans en parler à la comtesse, j'ai composé pour mes élèves un très-joli costume de fête, de mon invention, en gaze légère, rattachée avec des bouquets d'épis et de fleurs des champs. Il leur va à ravir : elles ressemblent à deux petits amours, et la surprise de leurs parens sera aussi pour moi une très-douce jouissance. Elles réciteront quelques petits vers qui me sont venus dans la tête, et qui n'ont d'autre mérite que l'à-propos. Juge si la joie universelle m'électrise, puisqu'elle m'a rendue poëte. Elles lui présenteront en même temps

quelques échantillons de leurs jeunes talens, et de leurs progrès dans l'écriture, le dessin, et quelques petits ouvrages d'adresse. L'une lui a fait une bourse en filet, et l'autre un portefeuille. Je les ai dirigées; mais elles y ont mis du zèle et de l'intelligence. Le bon Muhlberg, qui connaît et m'a appris à connaître celui à qui mes petits vers seront adressés, m'assure non seulement de son indulgence pour ce faible essai, mais aussi du plaisir qu'il éprouvera, et qui sera pour moi la plus douce des récompenses. Adieu, ma chère Marie, demain est le grand jour. Il faudra nous lever de bonne heure, et j'ai encore beaucoup à travailler pour la parure de mes petites nymphes. Je te conterai tous les détails de la fête. Adieu pour ce soir.

LETTRE V.

LA MÊME A LA MÊME.

3 juin, au soir.

Dieu tout-puissant, dans quelle maison suis-je entrée! Marie, le comte de Wehlau.... mon maître est l'inconnu généreux à qui je dois la vie! Peux-tu comprendre ce que j'ai éprouvé lorsque je l'ai reconnu! Ecoute le récit d'une journée qui ne s'effacera jamais de ma mémoire; et juge de ma situation.

La plus belle matinée d'été ajoutait tout son éclat à la reconnaissante joie des vassaux qui attendaient leur seigneur adoré, et tout était en mouvement en dedans et en dehors du château. Bientôt toute la cavalerie se rassembla dans la cour, hommes et chevaux,

tous très-bien équipés; Muhlberg à leur tête, est le plus heureux de tous: car le comte est plus que son maître; c'est depuis son enfance son intime ami. Ils partirent après avoir salué de leur épée la comtesse et ses enfans. Nous les vîmes passer sur les ponts, au galop et en bon ordre. Bientôt après, arrivèrent les curés et les anciens des communes, suivis d'une foule immense de villageois de tout sexe et de tout âge, qui remplirent les cours et l'avenue. La belle comtesse était sur son balcon, en grande pompe, ornée de tous ses diamans, et fière de sa beauté et de son éclat. Il me parut qu'on l'admirait et rien de plus; mais elle n'en voulait pas davantage. A mon avis, la plus belle parure, celle qui devait le plus enchanter son mari, était ses deux charmantes petites filles, qui étaient à ses côtés dans leur joli costume. Elle en avait paru contente, et elle m'en

fit des éloges très-gracieux; mais elle dit trop à ses filles combien cet habillement leur seyait; elle s'extasia trop sur leur beauté. A cet âge il faut bien prendre garde d'éveiller la vanité, et de la mettre à la place de la sensibilité. J'avais tâché que mes élèves ne vissent dans mes soins de les parer, que le plaisir de contribuer à celui de leur père. Je craignis qu'après les éloges outrés de leur maman, elles ne pensassent autant à leur jolie figure qu'à leur papa; et chez les femmes la première étincelle de vanité peut produire un incendie qui ne s'éteint plus, et qui dessèche le cœur. Revenons au héros du jour, celui qui depuis long-temps était le mien sans que je m'en doutasse.

A dix heures le son des cloches nous avertit qu'il était arrivé. Tous les cœurs battaient d'émotion; et je ne pensais guère à quel point la mienne allait augmenter : bientôt après, le bruit du

canon et des *vivat* répétés nous dirent qu'il approchait. Je m'attendais à entendre le roulement de sa voiture : je savais que plusieurs jeunes paysans avaient le projet de la dételer, et de le conduire en triomphe; mais il ne voulut pas le permettre. Il était descendu à l'entrée du village, et venait à pied entouré de ses vassaux. Je lus d'abord sur le visage altier de la comtesse que cette popularité lui déplaisait ; elle rougit de colère et fronça le sourcil. Son orgueil aurait joui de le voir arriver dans toute sa gloire et traîné par ses sujets. Au lieu de cela, il arrivait dans leurs bras, et tellement entouré qu'on ne pouvait le distinguer. La comtesse descendit l'escalier du perron. Je la suivis avec ses enfans et madame Muhlberg. Le comte s'était arrêté dans la cour, et nous ne pouvions encore le voir, à cause de la foule. Il remerciait ses vassaux de leur affection ; c'étaient

de tous côtés des pleurs, des cris de joie. Tous tâchaient d'approcher de lui, de baiser ses mains, son habit, son sabre : à peine pouvait-il avancer. Mais il pria enfin qu'on le laissât passer, la foule s'écarta, et il accourut les bras ouverts au-devant de nous. Au moment où je l'aperçus, je reconnus mon bienfaiteur, l'idole secrète de mon âme, et un nuage épais s'étendit devant mes yeux. Je fus obligée, pour ne pas tomber, de saisir le bras de madame Muhlberg qui était devant moi. Qu'avez-vous donc, Sophie? me demanda-t-elle; mon Dieu! comme vous pâlissez! Je me trouve bien mal, lui répondis je; il faut que je remonte dans ma chambre; de grâce ayez soin des enfans... Et je m'échappai avant qu'il m'eût vue. Non, Marie, il m'était impossible d'avoir autant de témoins d'une reconnaissance qui devait le surprendre au moins autant que moi, si du moins il se rap-

pelle... Mais ne sais-je pas qu'il y a des momens qu'on ne peut oublier, et qui sont gravés dans le cœur en traits ineffaçables... Il vaut mieux, pensais-je, qu'il soit prévenu d'avance qu'il va me trouver sous son toit, auprès de ses enfans, et que j'aye aussi le temps de me rendre maîtresse de mon émotion. Elle était alors si vive, que je fus obligée de m'arrêter au milieu de l'escalier, pour respirer devant une fenêtre ouverte; elle donnait sur la cour. Je le vis alors en plein: ah! c'était bien lui; c'étaient bien ces traits si nobles et cette expression si sensible; c'était ce son de voix, qui seul me l'aurait fait reconnaître entre mille. Je croyais l'entendre encore, lorsque, toujours mon ange tutélaire, il retrouva mon agrafe, il me protégea au bal, et lorsqu'en quittant le château embrasé, d'où il m'avait arrachée au péril de sa vie, il me dit en me serrant dans ses bras: Chère

Sophie je serai toujours votre ami... Et à présent je demeure chez lui, je suis l'institutrice de ses enfans chéris, de cette petite Amélie que je vis avec lui la première fois, et que je crus reconnaître en arrivant ici. Mais comment croire!... comment imaginer!... Ce portrait que la comtesse porte dans son sein, et qui lui ressemble si peu, de qui est-il donc? Mais que m'importe? ce que je sais, c'est que son époux, le comte de Wehlau, père de mes élèves, est mon sauveur. Je l'entendais leur donner les noms les plus caressans; je le voyais les embrasser, admirer leur joli costume. Elles récitèrent leurs vers avec toutes les grâces de l'enfance, et lui offrirent leurs petits présens. Je vis ses yeux se mouiller de larmes : il les embrassa encore avec transport. Ah! qu'il m'était doux de penser que j'avais contribué à embellir encore pour lui ce moment de son retour au sein de

a famille. Je ne pouvais m'arracher de cette place. Mais il entra dans la maison, donnant la main aux deux petites qui baisaient continuellement les siennes. Je l'entendis au bas de l'escalier ; il allait monter, je n'eus que le temps d'entrer chez moi. Je me jetai tremblante sur une chaise ; et pendant quelques minutes toutes mes idées furent confuses. Quand le premier moment de surprise fut un peu calmé, je réfléchis sur ma situation qui me parut assez embarrassante. La comtesse ignorait que j'eusse précédemment connu son mari. Voudra-t-elle croire que je l'ignorais moi-même lorsque je suis entrée chez elle ; et le comte n'aura-t-il pas aussi la pensée que je le savais, et que j'ai voulu me rapprocher de lui sans sa volonté, peut-être même contre sa volonté ? Cette crainte devint à chaque instant plus vive, plus pénible, et me décida à lui écrire le billet suivant :

« Monsieur le comte, un singulier enchaînement de circonstances m'a laissé ignorer jusqu'à ce moment le nom de mon sauveur, de mon bienfaiteur, et dans cette ignorance, j'ai accepté la place que j'occupe dans sa maison, auprès de ses enfans, sans me douter que ce comte de Wehlau, si chéri, si révéré de tous ceux qui le connaissent, et mon ange gardien, fussent une seule et même personne. Plusieurs incidens ont contribué à me laisser dans l'erreur, et ce n'est que ce matin que le mystère s'est dévoilé pour moi. Je n'ai pas été maîtresse d'attendre vos regards, et j'ai cru devoir vous éviter une surprise qui peut-être aurait troublé un instant le beau moment qui vous rend à une famille chérie. J'ai désiré avant de vous revoir, que vous sachiez comment celle à qui vous avez témoigné tant d'intérêt et de bonté, se trouve être l'institutrice de vos enfans. Votre conduite envers

moi, si noble, si délicate, me laisse espérer que vous n'aurez aucun doute sur ma véracité, et que vous me jugerez comme je crois le mériter. Votre généreux prêt est encore entre mes mains; il m'a tirée un moment d'une grande détresse, ainsi que c'était votre but, en venant d'avance si noblement à mon secours. Mais ce temps est passé; et je puis à présent, libre de toute inquiétude à cet égard, vous rendre une somme qui dans vos mains sera bien sûrement encore utile à quelques malheureux; quant à moi j'ai cessé de l'être.

V. T. S. Sophie d'Alwin. »

J'avais à peine fini d'écrire, lorsque mes deux charmantes petites nymphes entrèrent dans la chambre pour me montrer les jolis cadeaux que leur papa bien-aimé leur avait apportés. Elles étaient chargées de sa part de remercier

l'aimable poëte qui les avait si bien inspirées; de me dire combien il était impatient de me témoigner personnellement sa reconnaissance, et qu'il espérait avoir ce plaisir à dîner. Je sentis que je rougissais et que je tremblais. Je ne suis pas assez bien, dis-je, chère Amélie (c'est le nom de l'aînée), pour pouvoir dîner avec la compagnie aujourd'hui. Où est à présent votre papa? — Dans son cabinet : Muhlberg est avec lui; ils lisent des papiers. — Soyez assez bonne, ma chère amie, pour lui porter ce billet, qui contient mes excuses pour aujourd'hui : demain j'espère être mieux. Elle le prit, et sortit suivie de sa sœur. Je ne pouvais tenir en place, et je me promenais vivement dans ma chambre, quand les enfans revinrent. Elles me racontèrent que leur papa avait lu mon billet; qu'elles ne savaient pas s'il était fâché de ce que je ne voulais pas venir; mais

qu'il était resté long-temps sans parler, à regarder ce billet; qu'il s'était enfin levé et promené dans la chambre, et qu'il les avait ensuite renvoyées près de moi, en les chargeant de me dire, que puisqu'il ne pouvait me voir en bas, il me priait de le recevoir chez moi après dîner.

Voilà où j'en suis, chère Marie : je l'attends avec un mélange d'angoisse et d'extase, que je ne sais comment définir : je tremble de le revoir; et cependant je compte chaque minute avec impatience... oh! quelles contradictions dans le cœur humain!

Le soir.

Je l'ai vu, je lui ai parlé! O Marie, quel homme! quel père! quel ami! Il veut que je reste ici, que je n'abandonne jamais ses enfans; il bénit la Providence qui les a remis entre mes mains. C'était le vœu de son cœur, la

seule chose qui puisse assurer son repos, et le seul bonheur qui lui reste. Puis-je le lui refuser ? son attente doit-elle être déçue ? Ne serait-ce pas la plus indigne des ingratitudes de rejeter ainsi le vœu d'un père, et celui du bienfaiteur qui m'a sauvé deux fois la vie ! Mais si je reste... si je vis toujours avec lui, pourrai-je cacher.... Si je reste, Marie, que deviendrai-je ! Toute sa conduite avec moi est si noble, si délicate ! Il m'a retrouvée comme une ancienne connaissance, comme une amie, comme une parente dont on a été long-temps séparé, et qu'on revoit avec un grand plaisir. Mais aucune allusion, aucun retour au souvenir du dernier moment où nous nous sommes rencontrés, n'a pu me donner le moindre embarras. Il m'a remerciée avec sensibilité, de ce que j'avais fait pour sa réception, et pour ses enfans : il m'a parlé des deux petites avec une extrême tendresse, et

répété que la seule idée de les sentir sous ma direction, ôtait de dessus son cœur un poids énorme de soucis et d'inquiétude; que quoi qu'il arrivât, il me conjurait de ne jamais, jamais les abandonner. Je gardais le silence : tout était si confus au dedans de moi! Devais-je lui répondre d'après ce que mon cœur m'aurait dicté, sans réfléchir à ce qui était vraiment mon devoir? Il avait pris ma main et la serrait dans les siennes; il parlait avec tant de feu... Ce fut le seul instant où je crus lire dans son regard..... Mais non, non, insensée que je suis! c'était la tendresse paternelle, la reconnaissance, l'amitié peut-être, et rien, rien de plus; non, cette folle pensée que je condamne était bien loin de la sienne. Non, non, noble Wehlau, tu ne dois pas souffrir le tourment d'une passion sans espérance. Que le ciel en préserve ton cœur si sensible et si vertueux : assez de

peines pèsent sur ta vie, sans que tu éprouves encore la plus poignante de toutes. Un malheureux amour que la conscience réprouve, et dont on voit sans cesse l'objet avec l'affreux sentiment qu'il n'est pas permis de l'aimer, et qu'il est pour jamais perdu pour nous..... Cher Wehlau, qu'un tel sort ne soit jamais ton partage!

LETTRE VI.

LA MÊME A LA MÊME.

Le lendemain matin.

J'AI passé la nuit entière sans dormir : mille sentimens divers se croisaient et se combattaient dans mon âme. C'est seulement sur le matin que j'ai pris une ferme résolution, et depuis lors je me sens plus calme. Je reste ici, et je crois que c'est mon devoir. Je lui dois la vie ; c'est en courant le risque de perdre la sienne, qu'il m'emporta au travers des flammes du château embrasé ; et quand je puis reconnaître un tel bienfait, ne dois-je pas à son généreux sacrifice de consacrer à ses enfans cette vie qu'il m'a conservée ! Calcula-t-il son propre danger, lorsqu'il vint m'arra-

cher à celui dont j'étais menacée! Il se confia dans sa force, et j'imiterai ce beau modèle. Son bonheur, dit-il, dépend des soins que je donnerai à ses enfans. Je veux mettre aussi le mien dans la douce occupation de former leurs jeunes cœurs à la vertu, de les rendre dignes d'un tel père. Elles trouveront toujours en moi une seconde mère. Ah! Marie, que ce nom de mère est doux et sacré! comme il purifie le cœur de toute autre pensée! Marie, je dois et je puis rester auprès des enfans de Wehlau.

LETTRE VII.

LA MÊME A LA MÊME.

10 juillet.

Ma vie est très-uniforme en apparence, mais remplie de sentimens intérieurs bien variés. Je suis heureuse, Marie, au-delà de toute expression; et cependant je suis aussi très-malheureuse. Je l'aime avec une passion qui s'augmente chaque jour. Il ne s'en passe point où je ne sois témoin de sa vie active, utile, tout employée au bonheur de ceux qui l'entourent; de la force d'esprit avec laquelle il conduit tout, anime tout, mais plus encore de la pieuse et pure volonté avec laquelle il s'occupe sans cesse du vrai bien de ses alentours. Depuis qu'il est ici notre vie est

plus réglée. La comtesse s'est conformée à ses goûts, ou paraît s'y conformer. Le comte paraît aimer par-dessus tout la vie domestique. Ses occupations, sa manière d'être avec ses gens, toute sa conduite enfin montre un esprit d'ordre et de sagesse, ami de la tranquillité, d'un genre de vie doux et paisible, animé par l'amitié et la confiance. Il sait toujours mettre l'entretien sur des sujets agréables; et les heures de réunion sont vraiment aussi avec lui des heures de récréation. Nous n'avons plus d'hôtes bruyans, insipides, pas un domestique inutile, et la parure seule de la comtesse, dont son mari ne se mêle pas, me rappelle que je suis chez de grands seigneurs. Chacun de nous sait précisément ce qu'il a à faire, et, à l'exemple du maître, remplit sa place et ses devoirs avec exactitude et plaisir; car chacun voit et sent qu'on lui sait gré de ses soins.

Les étrangers qui nous visitent, sont reçus avec cette politesse du cœur, cette affabilité bienveillante, qui leur communique bientôt une sérénité d'esprit, une confiance dans le plaisir qu'ils font à leur hôte, et leur donne le désir de rester ou de revenir, et les rend eux-mêmes plus aimables. Ainsi l'influence d'un seul homme, mais d'un homme comme on en voit bien peu, a changé complétement ce séjour, et en a fait un paradis. La comtesse même, qui dans les premiers jours avait l'air d'être ennuyée d'un genre de vie si différent du sien, commence à s'y faire, et partage quelquefois notre douce gaîté, surtout quand son mari n'y est pas : car avec lui elle a toujours un air de gêne et de contrainte, qui m'étonne d'autant plus qu'il a beaucoup d'égards pour elle. Avec moi il en agit aussi de la manière la plus naturelle et la plus délicate, et me montre des attentions

d'autant plus flatteuses, qu'elles ont plutôt l'air de l'estime et du respect pour l'institutrice de ses filles, que de la galanterie pour une jeune personne. Jamais il ne me voit seule, pas même avec ses enfans, et depuis le premier jour il n'est pas rentré dans notre appartement. J'ai oublié de te dire que dans ce premier et seul entretien, il me pria de ne pas dire à la comtesse que nous nous fussions vus précédemment, puisqu'elle l'avait ignoré jusqu'alors. Malgré l'embarras où j'aurais été de lui raconter aussi tard cette circonstance de ma vie, je fus d'abord surprise et presque alarmée de ce léger mystère; mais en voyant plus souvent la comtesse, j'ai compris que, désirant que je fusse seule chargée de ses enfans, il n'avait pas voulu risquer d'altérer le moins du monde la confiance de sa femme, qui s'applaudit avec lui de son choix, et dont l'esprit, un peu

étroit peut-être, aurait pu considérer cet incident sous un point de vue qui m'eût été désagréable. Quoi qu'il en soit, toute sa conduite avec moi m'a bien rassurée. Il passe ses matinées à lire ou à écrire dans son cabinet. Après dîner, il parcourt son domaine et dirige ses ouvriers. Quelquefois seulement, lorsqu'il rentre fatigué, il vient se reposer dans le jardin de Muhlberg, qui est, comme je te l'ai dit, plus encore son ami que son intendant. Si je m'y rencontre avec madame Muhlberg et les petites, je jouis avec délices de l'entretien le plus intéressant et le plus instructif entre les deux amis. Oh ! combien de choses n'ai-je pas apprises en les écoutant ! et combien m'en reste-t-il encore à apprendre pour être digne de l'amitié de deux êtres aussi supérieurs !

LETTRE VIII.

LA MÊME A LA MÊME.

20 juillet.

ENFIN hier j'ai pris mon grand courage, et me trouvant chez Muhlberg avec le comte, j'ai saisi un instant où celui-ci était rentré dans la chambre, pour lui rendre son or. Depuis longtemps il pesait sur mon cœur : dans notre relation actuelle, il ne doit se trouver entre nous deux aucun sentiment humiliant. Il devint sérieux, et parut blessé quand je remis la somme entre ses mains. Si cette légère obligation vous est pénible, Mademoiselle, me dit-il, sans doute c'est mon devoir de reprendre cet argent. — Non pas ainsi, M. le comte; rien de votre part

ne peut être pénible pour moi, et surtout ce qui me retrace vos bontés; mais à présent cette somme ne m'est plus nécessaire. Ma situation dans votre maison m'ôte toute inquiétude. Il ne serait pas juste que je gardasse inutilement dans mon bureau un argent qui ne m'appartient pas, et qui dans vos mains généreuses sera certainement employé à quelque noble usage.

Pendant que je lui parlais, il regardait la bourse que j'avais posée dans sa main, avec une expression de surprise et d'attendrissement. Ce n'était pas la sienne : celle-ci était tout simplement en soie verte travaillée par moi..... Ah! Marie, ne me gronde pas! je n'avais pas eu la force de me séparer de celle qu'il m'a donnée, où il y a écrit en broderie, *souvenir d'éternel amour*.... Quelle faiblesse! vas-tu dire; ah! oui, j'en conviens avec toi; mais pense que c'est la seule chose qui me reste de ce mo-

ment... que je ne puis oublier. Je crois, oui je crois que je vis une fugitive rougeur sur son visage en regardant cette bourse qu'il m'avait vue travailler. Il la serra dans sa main. Eh bien ! à la bonne heure, Mademoiselle, me dit-il avec bonté; je garde cette bourse, puisque vous le préférez; mais permettez que votre ancien ami pense à vos intérêts, et la conserve pour le moment où elle pourra vous être utile... pour votre dot, peut-être... Il s'arrêta. Mes yeux étaient baissés, et se remplirent de larmes. Je les relevai; et... et les siens aussi, Marie, étaient mouillés. Il posa sa main dessus, comme pour cacher son attendrissement; ensuite il serra doucement la mienne, et quitta le jardin.

LETTRE IX.

LA MÊME A LA MÊME.

Août.

J'ai enfin appris de madame Muhlberg quelques détails sur les peines domestiques du comte. Hélas ! il n'est pas heureux ! Il fit connaissance étant très-jeune encore avec sa femme. Elle était d'une beauté rare et d'une très-ancienne famille, mais si pauvre, que pour subsister elle avait été forcée de remplir chez un parent éloigné et très-dur pour elle, la place de dame de compagnie. Ah ! Marie, peut-être est-ce au souvenir de cette situation si semblable à la mienne, que je dois les égards qu'elle m'a témoignés jusqu'ici, et qui me surprenaient : car elle est haute et dédaigneuse à l'excès avec tous

ceux qui dépendent d'elle, sa femme de chambre exceptée, qui est sa favorite, et avec qui elle vit dans une espèce d'intimité qui rend cette fille très-impertinente. Elle l'aurait été avec moi dès les premiers jours; mais sa maîtresse lui donne la mesure et l'exemple d'une manière plus honnête, lorsque je la rencontre, ce qui est assez rare. Peut-être aussi pourrait on trouver dans ce rapport la cause secrète qui expliquerait pourquoi, tout en me traitant poliment, elle ne recherche point ma société. Il y a des souvenirs qu'on craint de retracer; et celui d'une pauvreté complète et d'un état d'humiliation et de dépendance, est peut-être un des plus cruels. Mais Euphrasie (c'est son nom) était belle; elle ne resta pas long-temps dans sa triste situation; et si elle l'avait voulu, elle aurait joui le reste de sa vie du sort le plus doux, le plus beau qui puisse

être le partage d'une mortelle. Être l'objet du choix et de l'adoration d'un homme vertueux et distingué sous tous les rapports, devenir sa compagne chérie, partager sa gloire, faire son bonheur; ô Marie, quelle destinée ! c'était la sienne; et son cœur n'en a pas senti le prix ! Elle inspira une forte passion au jeune comte de Wehlau, et parut la partager. Mais il était encore mineur, et sa famille s'opposa à ce mariage. On chercha tous les moyens possibles de rompre cette liaison. Les obstacles augmentèrent son amour. Sa jeune amie était assez belle, assez adroite pour l'enflammer à un excès qui ne connut plus de bornes. Pour elle le meilleur des fils brava l'autorité paternelle, et il lui en coûta bien plus que de renoncer à sa brillante fortune: son père déclara qu'il le déshériterait. Wehlau ne regretta que sa tendresse, et conduisit sa belle compagne dans une

petite terre qui lui appartenait en propre, et qu'on ne pouvait lui ôter. Il passa là les premiers mois de son mariage dans une extase de félicité qui le dédommageait de tous les sacrifices ; et il aurait voulu y rester sa vie entière. Mais le prince était son ami, et connaissait ses talens militaires et ses vertus ; il plaida sa cause auprès de ses parens ; et les princes sont de si bons avocats ! Il la gagna. Wehlau fut rappelé chez lui, obtint un entier pardon, présenta comme la meilleure des excuses sa jeune épouse, et s'établit avec elle dans la *résidence* et à la cour. Elle y fut généralement admirée ; mais peu à peu son caractère se développa sous son vrai jour. Ivre de flatterie, vaine de sa beauté, ne songeant qu'à briller et à faire des conquêtes, la parure, les hommages, la dissipation eurent plus de prix à ses yeux, que l'amour et le bonheur d'un époux dont

elle était adorée. Elle se précipita tout entière dans le tourbillon du grand monde, et la paix domestique de Wehlau s'évanouit. Ses prières, ses représentations pour qu'elle modérât un peu sa passion pour les plaisirs, furent inutiles. Il l'aimait trop encore pour la contraindre à quitter un genre de vie qui lui plaisait autant, et se borna à la protéger contre elle-même, et à la suivre dans ces fêtes continuelles, où il trouvait pour son compte plus de fatigue que de jouissance. Cependant la guerre se déclara. Il était général, et fut obligé de partir avec le corps d'armée qu'il commandait. Alors le dernier lien qui retenait encore la comtesse sur le bord de l'abîme, se brisa; et pendant l'absence de son mari, pendant qu'elle aurait dû trembler pour une vie aussi précieuse, son extravagante conduite la rendit la fable de la cour et de la ville. Il l'apprit, et sa

résolution invariable fut prise. Tout ses espérances de bonheur étaient anéanties. Il voulut du moins, s'il était possible encore, sauver d'une ruine totale celle qu'il avait tant aimée, la mère de ses enfans. Par amour pour ces deux innocentes créatures, il renonça à l'idée d'une séparation que le soin de son propre honneur lui avait d'abord suggérée. Sa coupable épouse n'était pas cependant une mauvaise mère; elle aimait ses deux filles. Il espéra qu'un généreux pardon réveillerait sa tendresse, et qu'il suffirait de l'éloigner du danger pour la préserver de nouvelles erreurs. Il revint chez lui inopinément, au moment où elle l'attendait le moins. Surprise, effrayée, elle avoua des torts qu'elle ne pouvait pas nier. Ce n'étaient encore, il est vrai, que des imprudences, mais si fortes, et qui annonçaient un tel oubli des convenances, que tout autre

homme que le généreux Wehlau aurait eu peine à les pardonner. Il exigea seulement d'elle de quitter la ville, et de s'établir avec lui dans une de ses terres, au choix d'Euphrasie. Il lui demanda de plus le serment de rompre toute relation avec l'homme qui passait pour son amant, et de ne jamais le revoir. Euphrasie se crut la plus malheureuse des femmes ; à peine lui parut-il possible de se soumettre à ce qu'elle appela une affreuse tyrannie et la plus cruelle des punitions. Elle essaya encore tous les genres de séduction qui lui réussissaient autrefois. Mais l'amour avait cessé en même temps que l'estime, et tout échoua contre le bouclier de l'honneur offensé. Elle dut se soumettre à l'arrêt qu'il avait prononcé en lui promettant de tout oublier et de ne lui faire aucun reproche. Il fallut se préparer au départ : quitter le monde, les plaisirs, une intrigue commen-

cée, lui parut le comble du malheur. Elle versa des torrens de larmes, qui n'étaient pas celles du repentir, et choisit Wittenbach pour sa demeure : c'était celle des terres du comte où il y avait le plus de voisinage. Il aurait préféré la ramener dans le modeste château où ils avaient été si heureux au commencement de leur mariage ; mais elle dit qu'elle y mourrait d'ennui ; et le comte, toujours indulgent, l'amena ici, et n'épargna rien pour embellir ce séjour, où il voulait se fixer. D'abord elle parut assez s'y plaire ; peu à peu elle chercha à persuader au comte qu'il se devait à lui-même de monter son château d'une manière proportionnée à son rang et à ses richesses. Mais elle avait perdu son pouvoir de persuasion, et il savait à présent faire un meilleur usage de sa fortune que de l'employer en vaines dissipations. Il persista dans son genre de vie simple et retiré. Elle

céda en apparence; mais il fut obligé de faire encore une campagne, et dès qu'il fut parti elle donna des fêtes, invita tous les jours quelques-uns de ses voisins, et reprit dans son château le même train de plaisirs qu'elle avait si fort regretté, et que je trouvai établi ici à mon arrivée. Depuis le retour du comte tout est rentré dans l'ordre, et elle n'ose pas s'en plaindre; mais toute sa contenance annonce l'ennui et le mécontentement d'être bornée à la société de quelques voisins raisonnables.... Je ne dis pas à celle de ses enfans, qu'elle ne voit qu'aux heures des repas; ni de son mari, qu'elle craint certainement plus qu'elle ne l'aime. Il est loin cependant d'être sévère, et tâche par ses égards de la réhabiliter dans l'opinion publique, et de la consoler de ce qu'elle appelle son exil. Il la laisse disposer de sa fortune comme lui-même, et ne lui refuse rien de ce qui devrait suffire au

bonheur d'une femme sensée et d'une mère de famille; et cependant elle se trouve l'être le plus malheureux qu'il y ait au monde, parce qu'elle ne peut pas satisfaire à son gré son goût effréné pour le plaisir... Et lui, lui !... ah ! Marie, il ne peut pas être heureux avec une telle compagne !

Ce récit que m'a fait madame Muhlberg n'a pas tranquillisé mon cœur; il sent, il partage trop vivement sans doute le malheur du meilleur des hommes, de mon noble ami. — Oui, *mon ami*, Marie, laisse-moi lui donner ce titre. Sa femme ne peut pas être son amie : imagine-toi que lorsqu'il fut blessé au bras, et qu'il dut aller aux bains, cette femme insensible, qui jouissait de son absence, ne songea pas à aller le joindre et le soigner. Il fit venir auprès de lui sa petite Amélie, qui n'avait alors que trois ans et demi, avec une bonne. Ce cœur aimant sentait le

besoin d'avoir auprès de lui un objet de premier intérêt; et ce n'était pas... ce ne pouvait être la compagne de sa vie, celle que son cœur s'était choisie. Ah ! je crois quelquefois, je sens que je suis quelque chose de plus pour lui que l'institutrice de ses enfans; et il faut tout combattre, tout cacher, et paraître calme et sereine.

LETTRE X.

LA MÊME A LA MÊME.

Août.

Le comte est absent pour quelques semaines ; il est allé visiter ses autres terres. Marie, quelquefois lassée de ce combat intérieur qui consumait inutilement mes forces, je demandais au ciel de me séparer de lui, comme le seul remède contre un sentiment que condamne mon devoir. Il m'a exaucée, et à présent.... à présent je suis encore cent fois plus malheureuse. Le château est désert, et toute la contrée semble abandonnée. Te rappelles-tu comme Wieland, dans son poëme d'Obéron, après avoir dépeint cette si belle et si riante vallée, dit, qu'après la mort du pieux Alphonse, elle devint

tout à coup un affreux désert. Il en est de même de Wittenbach, depuis qu'il la quitté. Je n'entends plus le son de sa voix, si doux, si harmonieux lorsqu'il s'informe des progrès de ses enfans, et qu'il en remercie leur institutrice; le bruit de ses pas lorsqu'il traverse la galerie qui conduit à son cabinet, ne fait plus battre mon cœur. Notre vie est toute changée. La comtesse a recommencé celle qu'elle préfère à tout au au monde, et nous fait servir notre dîner dans notre chambre; la cloche des repas ne m'annonce plus cette heure de bonheur et de pure jouissance. Je ne le vois plus entrer dans la salle à manger avec l'air de la sérénité, animer le repas par son entretien aimable et sa douce gaîté. Je ne vois plus son regard paternel, si affectueux, si tendre, se porter sur mes élèves. Pauvres petites! leur papa leur manque aussi beaucoup : elles l'adorent, et m'en

parlent sans cesse ; et j'ai peine à retenir mes larmes. Nous allons passer nos soirées chez Muhlberg ; mais ce n'est plus avec l'espoir d'y voir arriver le meilleur des amis, le meilleur des pères. Nous nous promenons encore quelquefois en calèche ; mais il n'est plus à cheval autour de nous ; il ne nous fait plus admirer les sites, les beaux points de vue ; et tous nos plaisirs deviennent presque des peines par son absence. Oh ! qu'il est doux, Marie, de vivre sous le même toit avec un objet aimé, lors même que ce sentiment est comprimé au fond du cœur qui l'éprouve, que ce cœur en souffre quelquefois, et n'en jouit pas moins du charme attaché à la présence d'un être adoré ! Le voir, l'entendre, le retrouver, être sûre de son existence, de son bien-être, y contribuer peut-être, tout, tout est bonheur et jouissance. Oh ! mille et mille fois heureux les époux qui s'aiment, se conviennent, et ne se quittent

ue des instans pour veiller à leurs in-
érêts communs, et se rejoindre avec
élices. L'heureuse épouse, l'heureuse
nère attend avec impatience l'heure
ui ramène auprès d'elle l'époux bien
imé, le tendre père. Les moindres
ctions, les mots les plus insignifians de
eurs enfans ont un double intérêt pour
lle. Elle les recueille soigneusement
our les répéter le soir à leur papa, en
irer quelques lumières sur leur carac-
ère, sur leur éducation : rien, rien
'est indifférent dans une telle vie; et
ans doute elle est l'état le plus heureux
qu'il y ait sur la terre.... Et celle qui
pourrait en jouir, court après de vains
plaisirs, qui ne laissent après eux que
fatigue et regrets! elle fane, elle efface
les belles couleurs dont je viens de tracer
une faible image!

LETTRE XI.

LA MÊME A LA MÊME.

Septembre.

Marie, Marie, de quelles scènes dois-je être témoin dans cette maison! quelle vie que celle des grands de la terre! Victimes de leurs passions, de leurs préjugés, de leurs folies.. Pourquoi faut-il que le seul vertueux peut-être, que ce cœur si plein des plus nobles sentimens, soit si malheureux, si souffrant! Ecoute le récit de ces derniers jours, et partage ma douleur.

Le comte de Wehlau avait été absent quatre semaines, et devait l'être encore autant. La comtesse avait repris son genre de vie dissipé, et je ne la voyais plus. Je restais tranquillement avec mes

enfans et mes souvenirs : mais on apprend qu'un seigneur du voisinage, le comte de Rattenau, marie sa fille au fils du premier ministre, et cette noce et les fêtes brillantes qu'elle devait occasionner, deviennent l'entretien de la contrée. La comtesse y fut invitée, et n'eut garde de refuser. Le premier jour des fêtes, à ma grande surprise, elle me fit appeler, et me conjura avec les expressions les plus obligeantes et les plus pressantes, de l'accompagner chez le comte de Rattenau ; elle était, me dit-elle, chargée de me le proposer. J'alléguai, pour m'en dispenser, mes devoirs de gouvernante ; je prononçai très-décidément que je ne voulais pas laisser les enfans seuls. Elle écarta cet obstacle en me disant que nous ne partirions que tard dans la soirée, à l'heure où les petites se couchent ; que nous serions de retour avant minuit ; et que pendant ce temps-là, la femme de chambre, en qui elle a

toute sa confiance, resterait auprès des enfans. Que pouvais-je dire encore? elle était ma maîtresse, et je devais sans doute lui obéir. Elle m'ôta mon dernier moyen de refus, l'extrême simplicité de mes habillemens, en me donnant une charmante robe de gaze, brodée en or, et toute la parure assortissante, et en m'envoyant sa femme de chambre pour aider à ma toilette. Il fallut donc la suivre. Je me parai avec serrement de cœur, et nous partîmes. Les fêtes devaient durer trois jours. Pour celle de ce soir-là, qui était la veille des noces, il y avait un concert et un souper; pour le jour du mariage, un grand dîner et un bal ordinaire; pour le lendemain, une petite comédie, et ensuite une mascarade, après laquelle un feu d'artifice devait terminer toutes ces réjouissances. Ma tête tournait, en pensant à ces trois jours à passer dans un tel tourbillon; mais je m'imaginai que la com-

tesse ne voudrait pas être de toutes les fêtes ; et puisque je devais aller avec elle, je me félicitai qu'elle eût choisi le concert. C'est un plaisir tranquille, où l'on ne met rien du sien que ses oreilles; et tu sais combien j'aime la musique.

Je n'eus ce soir-là aucun lieu de me repentir de ma complaisance. Je fus reçue par les maîtres de la maison avec une extrême politesse, et traitée par tout le monde comme la compagne de la comtesse. Le concert fut très-beau ; je m'amusai donc assez, et je revins à la maison, contente d'y rentrer, et contente de ma soirée. En descendant de voiture, la comtesse me dit que nous irions au bal du lendemain, et qu'elle s'en réjouissait beaucoup, parce qu'elle aimait mieux la danse que les concerts. Pour moi c'était tout le contraire : un bal ne m'était point agréable, et je lui demandai en grâce de m'en dispenser. Elle insista; et tout ce que je pus ob-

tenir avec bien de la peine, fut de ne pas aller au dîner, et la promesse d'être de retour le soir à neuf heures. Le château de Rattenau n'est qu'à une lieue. L'arrangement ainsi pris, la comtesse n'alla point non plus au dîner; et nous partîmes dans la soirée, elle au comble de la joie, et moi assez triste, et redoutant cette fête plutôt que de m'en réjouir : c'était sans doute un pressentiment. Autant le concert m'avait plu, autant le bal me fut insupportable. C'était le second que je voyais; et mille souvenirs s'emparèrent de mon faible cœur. Ils n'étaient pas sans douceur; mais combien ils devinrent pénibles quand j'aperçus parmi les danseurs, le lieutenant Holten, ce fatal officier qui m'avait si fort tourmentée au bal des bains. Son régiment était en garnison dans la ville voisine, et il avait été invité au bal avec plusieurs de ses camarades. Il me reconnut aussi d'abord, et vint me prier

pour danser, avec un sourire sardonique et quelques mots piquans. Je ne sais ce que j'aurais donné pour oser le refuser, et ne point danser du tout; mais javais trop présentes à l'esprit les suites de mon précédent refus, pour courir les risques d'un nouveau. J'acceptai donc; et tout le temps que dura la valse, il ne cessa de continuer ses railleries sur mon illustre défenseur, sur ma situation dans sa maison, sur ce qu'il ignorait alors (disait-il) ma liaison avec le comte, et à qui il aurait à faire lorsqu'il osa me demander à danser aux bains; aujourd'hui il profitait de l'absence, etc., etc. J'étais outrée, indignée; des larmes de dépit remplissaient mes yeux. N'est-il pas affreux, Marie, d'oser se permettre d'insulter un être faible et sans défense? Il ne me fut plus possible de danser. Je me plaçai de manière que mon persécuteur ne put m'approcher, et je bénis le mo-

ment où la comtesse m'appela pour partir. Elle me parut aussi peu contente de sa soirée, et ne parla presque pas en revenant. Moi je la suppliai de me dispenser de revenir le lendemain Elle y consentit plutôt que je ne l'avais espéré; et je ne puis te dire avec quelle joie je pensai, en m'éveillant, que je ne quitterais pas mes chères petites, et que je reprendrais le cours de ma vie tranquille. La comtesse eut quelqu'un à dîner : je ne descendis point, mais j'entendis donner l'ordre de mettre les chevaux. J'étais surprise que la comtesse allât ainsi à toutes les fêtes pendant l'absence de son mari, dont je connaissais les sentimens Ordinairement elle invitait au château plus qu'elle ne sortait elle-même. On vint me demander de sa part : j'allai dans sa chambre à coucher; je la trouvai tout habillée pour la mascarade, dans un très-beau costume de fantaisie. Une autre dame

était avec elle, fort parée aussi, et dans un ajustement que je connaissais pour être un de ceux de la comtesse. Toutes deux tenaient leurs masques à la main; elles étaient debout et prêtes à partir. Je ne pouvais me rappeler où j'avais vu cette dame; sa physionomie ne m'était pas tout à fait étrangère. Madame a bien voulu vous remplacer, Sophie, me dit la comtesse, et venir avec moi au bal masqué. Ayez la complaisance de lui prêter votre surtout et le schall que vous aviez hier; elle a eu le malheur de déchirer le sien. J'allai tout de suite les chercher dans ma chambre, et je les rapportai. Je m'approchai de l'étrangère, et lui offris de lui aider à passer le surtout. Elle me remercia par un salut de tête, sans parler, et tendit son bras. Surprise de son silence, je la regardai plus attentivement, j'étais très-près d'elle, et je reconnus tout à coup.... Dieu! Marie, pense à mon effroi...

c'était.... un homme; c'était l'officier dont la comtesse porte le portrait dans son sein, ce portrait que j'ai cru si long-temps celui du comte. De frayeur, le surtout me tomba des mains. Que faites-vous donc! s'écria la comtesse; il est trop étroit, peut-être? Sophie est mince, et vous, chère amie, vous êtes assez forte. Elle s'avança, releva le surtout, et aida à la prétendue dame à le passer, avec assez de peine, et en riant aux éclats. J'étais là comme une statue, le schall dans les mains. Donnez donc votre schall, Sophie, on nous attend, me dit la comtesse avec impatience. Je le jetai sur les épaules de l'étrangère avec un sentiment d'horreur; et je rentrai dans ma chambre.

Il se passa très-long-temps avant que je pusse rappeler un peu de calme dans mon âme agitée, et me remettre de mon émotion; l'image de Wehlau était devant mes yeux; je le voyais trahi,

outragé; et par qui, grand Dieu! par l'épouse de son choix, la mère de ses enfans! Je versai des larmes sur son sort, et elles me soulagèrent. Les deux petites, touchées de me voir pleurer, vinrent à moi, elles me firent mille caresses; je les pressai contre mon cœur oppressé; elles cherchaient à me consoler. L'heure de les mettre au lit arriva; et quand je fus seule je recommençai à m'abandonner à mes tristes réflexions. Je pensais à l'horrible découverte que je venais de faire, aux suites que cette intrigue pourrait avoir, si le comte en avait quelque soupçon. En m'occupant ainsi de lui, mille souvenirs se retracèrent à ma pensée. Je me rappelai sa blessure, sa tristesse, sa pâleur, lorsque je le vis aux bains. Mon imagination me reporta dans le château embrasé, où deux fois il sauva ma vie; et moi je ne puis rien, rien pour lui, que de cacher à lui-même et à tout le monde

le fatal secret de son honneur offensé. Un mouvement machinal me fit ouvrir une cassette où je renferme ce que j'ai de plus précieux. J'y pris la bourse qu'il m'avait donnée dans ce moment si solennel où il venait de me sauver des flammes. Je la regardais, je me laissais aller à mes sombres pensées, lorsque soudainement j'entends un grand bruit; je cours à la fenêtre. La cour était remplie de gens; quelques-uns portaient des flambeaux. Une voiture s'arrête devant la porte du château. J'entendis qu'on l'ouvrait, et je m'étonnais que la comtesse rentrât aussi-tôt, il n'était pas encore minuit. On resta assez long-temps à sortir de la voiture. Un balcon avancé m'empêchait de voir ce qui se passait; mais, sans savoir pourquoi, j'éprouvais une violente angoisse. Enfin j'entends des pas précipités sur l'escalier et dans l'antichambre : ma porte s'ouvre avec fracas; la

femme de chambre entre et me dit : Au nom de Dieu, mademoiselle d'Alwin, descendez ; le comte vient d'arriver ; il est blessé dangereusement.

Je fus si saisie, que je restai sans mouvement et sans voix, ne sachant ce que j'entendais. Elle me prit par la main, et m'entraîna ; je ne sais comment je descendis l'escalier et je traversai la salle et la chambre du comte. J'entrai dans son cabinet : il était sur un canapé, à moitié déshabillé, sa chemise et ses vêtemens teints de sang, mais en apparence assez calme. Son valet de chambre et un chirurgien le soignaient. A l'instant où il me vit, son visage très-pâle se colora vivement. Son premier mouvement fut de me tendre la main. Je m'avançais tremblante pour la prendre...... Mais, ah Marie ! je ne sais comment ce ne fut pas le dernier moment de ma vie ! Il repoussa la mienne, doucement il est vrai ; mais il

la repoussa, redevint pâle comme la mort, et sans me regarder, me fit de froides excuses sur ce qu'on avait troublé mon repos. Peu à peu sa voix s'affaiblit, ses yeux se fermèrent, sa tête tomba en arrière sur ses coussins, et il resta sans connaissance. Je le crus mort : le valet de chambre et le chirurgien le crurent aussi. Tout était en confusion dans la chambre : je n'étais plus à moi-même ; je poussais des cris inarticulés. Le cabinet se remplit des autres domestiques effrayés. J'étais, sans le savoir moi-même, à genoux devant le comte ; et sa main glacée, pressée de mes lèvres, était inondée de mes larmes. Je sentis qu'on me relevait brusquement ; c'était l'insolente femme de chambre. Sortez, mademoiselle, me disait-elle, puisque monseigneur est mort, vous n'avez rien à faire ici ; la comtesse y est seule maîtresse, et je vous ordonne en son nom de sortir. J'essayais de me lever

sans lui répondre. Ah! dans ce moment je ne pouvais éprouver qu'une seule douleur, je ne sentais plus le reste; elle m'aurait battue sans que je m'en fusse aperçue. Elle m'aidait à me relever avec rudesse, et je n'aurais pu me soutenir debout sans son aide, lorsqu'une voix...: Marie, Marie! ses accens consolateurs résonneront dans mon âme, tant que j'aurai un souffle de vie; une voix, c'était celle du chirurgien, s'écrie : Il n'est pas mort, le pouls revient, le sang recommence à couler. Au même moment le comte souleva sa tête, et ses regards éteints errèrent autour de lui; il les attacha sur moi. L'émotion de la joie m'avait fait retomber sur mes genoux; celle de la terreur pétrifiait la favorite de la comtesse. Il dut voir dans mes traits une partie de ce que j'éprouvais; les siens prirent une expression plus amicale..... Sophie! dit-il à demi-voix en pressant doucement ma

main.... Mais le chirurgien l'arrêta, il voulait commencer le pansement, et avait besoin de plusieurs choses. Le comte ordonna qu'on me remît les clefs, et me pria d'aller chercher ce qu'il fallait. Je voulus y courir; mais je tremblais tellement, que je fus forcée, pour ne pas tomber, de m'appuyer quelques instans sur la femme de chambre, devenue plus humble par la résurrection de son maître. Il nous suivait des yeux, et me voyant chanceler, il me dit encore avec douceur, mais avec un ton bien plus froid qu'à l'ordinaire : Remettez-vous, mademoiselle d'Alwin, ma blessure est peu de chose; ce moment de faiblesse était causé par la perte du sang; dans peu de jours je serai remis. Ce peu de mots me rendirent mes forces; j'allai préparer les toiles pour les bandages. Ne faudrait il pas, dis-je, aller avertir la comtesse? J'appris alors que le comte venait de Rattenau, où il

s'était battu en duel; qu'il avait demandé à être conduit chez lui, et que la comtesse y était restée. Une lumière affreuse pénétra dans mon âme. Je compris ce qui s'était passé, et je frissonnai d'horreur. Dans mon trouble je fis mille méprises; enfin j'allai porter mon linge au chirurgien. Pendant que j'étais dehors, on avait couché le comte sur un lit de camp qui se trouvait dans son cabinet, et le chirurgien commença le pansement. Wehlau supporta ce moment douloureux avec un courage et une patience inexprimables. Lorsqu'il eut fini, je pris à part le chirurgien, et je lui demandai à voix basse son opinion sur cette blessure. Le comte l'entendit; il vit l'anxiété avec laquelle j'attendais la réponse à ma question, et prit lui-même la parole : Rassurez-vous, mademoiselle, me dit-il en souriant; mais dans ce sourire il y avait une nuance d'amertume; rassurez-vous, de grâce,

ceci n'aura aucune suite facheuse; j'en serai quitte pour quelques jours de repos. Le chirurgien secoua la tête, et je compris qu'il n'en jugeait pas ainsi Il se rapprocha du malade, et lui re- commanda la plus grande tranquillité physique et morale. A ce mot de *tran- quillité morale*, les yeux de Wehlau s'animèrent; il me sembla qu'il me re- gardait avec une irritation que je n pus soutenir; les miens se baissèrent e se remplirent de larmes. Au momen même, Muhlberg entra, dans la plu vive émotion; il venait d'apprendre ce événement, et s'était levé en toute hâte il paraissait au désespoir. Le comte s hâta de le rassurer aussi. Ta présenc me fait déjà du bien, cher Ferdinand lui dit-il avec affection; toi, tu ne m'a pas trahi. En disant ce dernier mot, me jeta encore un regard de reproche qui pénétra jusque dans le fond de mo âme. Je voyais qu'il était irrité contr

moi, je brûlais de lui en demander la cause; mais le chirurgien avait recommandé d'éviter avec soin toute émotion, et je n'osais pas dire une parole. Ce dernier s'était rapproché de moi, et me donnait toutes ses directions pour soigner le malade cette nuit et le jour suivant; il ne pouvait revenir que le soir pour lever le premier appareil, et parut désirer que jusqu'à ce moment il fût entouré de personnes sur qui l'on pût compter. Nous resterons auprès de lui, M. Muhlberg et moi, lui dis-je. — Bien, mademoiselle, je vous en prie. — Et moi je le défends absolument, dit le comte très-vivement; la santé de mademoiselle d'Alwin en souffrirait, mon valet de chambre suffira. Le chirurgien me fit signe de ne pas céder. Muhlberg supplia le comte, au nom de l'amitié, de nous permettre de rester. Laissez, lui disait-il, laissez soigner à vos amis une santé si précieuse, si chère. Pourrions-nous

cette nuit jouir de quelque repos loin de vous? Il était assis à côte du lit; il tenait une main du comte. J'étais de l'autre côté; je pris son autre main, et je me baissai dessus en silence. Je vis des larmes mouiller les yeux du comte. Il fit un mouvement pour retirer sa main d'entre les miennes; j'en fis un plus vif pour la garder. Sophie, me dit-il avec un étonnement mêlé de tendresse, pourquoi cet intérêt pour un malheur que vous pouviez facilement prévoir, que peut-être vous auriez pu prévenir? Moi! grand Dieu! que voulez-vous dire? m'écriai-je. Muhlberg me fit signe que nous n'étions pas seuls et que le comte s'animait trop pour son état; il le conjura de ne plus parler, d'être tranquille. Marie, juge de mon supplice; j'étais accusée par lui, et je devais me taire : ma souffrance était extrême; et combien devais-je plus souffrir encore! Mes larmes, que je n

pouvais plus retenir, m'étouffaient, et m'obligèrent de m'éloigner de quelques pas. J'entendis le comte dire à Muhlberg : Moi, tranquille, Ferdinand; non cela ne se peut pas; je me mépriserais moi-même si je pouvais être tranquille. Tu ignores tout, toi, mon ami; il faut que je te raconte ce qui s'est passé : peut-être que quand j'aurai versé mes peines dans ton cœur fidèle, je serai plus calme. J'ai là un poids énorme, dit-il en pressant sa poitrine, il faut que je l'allège en te parlant : fais sortir tout le monde. Je me crus comprise dans cet ordre absolu : mon regard suppliant et désolé se tourna vers lui. « Restez aussi, mademoiselle; vous êtes moins étrangère que Muhlberg à cet événement; apprenez les suites de votre complaisance pour votre coupable amie. » Je me rapprochai toute tremblante : il me fit signe de m'asseoir; et il commença son récit avec peine, lentement, et en s'in-

terrompant à plusieurs reprises. Je t'en dirai la substance.

C'était contre ses ordres positifs que la comtesse était allée aux fêtes de Rattenau. Il avait quelque soupçon que le baron de *** y serait; il ne voulait pas qu'elle s'exposât au danger de manquer à son serment de ne pas le revoir. Par hasard il rencontra, le lendemain du concert, quelqu'un qui en revenait, et qui lui dit que la comtesse de Wehlau et mademoiselle d'Alwin y avaient assisté. Il savait combien je vivais retirée, et que, d'après son désir, je ne quittais jamais ses enfans. Pouvant à peine croire et la désobéissance formelle de sa femme, et que je l'eusse accompagnée, il résolut de venir à Wittenbach, pour savoir ce qui en était, et partit aussitôt. Le chemin passait par Rattenau. Il y arriva le troisième jour; il vit le château illuminé, les cours remplies d'équipages. Il prit des informa-

ons, et on lui dit qu'il y avait bal
asqué, et que sa femme et mademoi-
lle d'Alwin y étaient. Il se décida à
faire donner un masque et un man-
eau vénitien, à entrer dans la salle
u bal, et à observer la comtesse, pres-
ue décidé à lui pardonner encore sa
ésobéissance, s'il ne lui trouvait pas
'autre tort. Il s'habilla et se masqua
ez l'intendant, et vint dans la salle.
vit la comtesse assise dans un coin
vec une autre femme, qu'il prit d'a-
ord pour moi, à cause de mon schall
u'il connaissait. Ses filles me l'avaient
onné à mon jour de naissance. Il fut
ontent de ce que sa femme avait au
oins voulu venir avec une compagnie
ui pouvait répondre de sa conduite.
l allait s'avancer pour nous parler,
orsque des éclats de rire et les propos
e quelques masques l'arrêtèrent. Ils
e montraient l'un à l'autre la belle
omtesse et sa compagne, qu'ils assu-

raient être un homme. Le comte s'approcha, et bientôt il eut la même conviction. La taille, l'attitude, les mouvemens, enfin le son de la voix, lui prouvèrent que la personne qui portait mon schall n'était pas moi, ni même de mon sexe. Il éprouva un moment de véritable fureur, et put à peine prendre sur lui de la contenir jusqu'à ce qu'il eût acquis la certitude de ce qu'il soupçonnait. Il suivit les deux masques, qui sortaient de la salle, jusque dans une autre chambre, où il y avait des rafraîchissemens. Le plus grand des deux se croyant seul avec la comtesse, s'était démasqué pour prendre quelque chose, et Wehlau eut bientôt reconnu le baron de ***, cet officier qu'il lui avait défendu de voir, et qu'il savait depuis long-temps être la cause de ses erreurs. Perdant alors tout pouvoir de réfléchir, il arracha le masque de sa femme, et se tournant vers l'officier, il lui dit d'un ton très-froid et

positif, de reprendre des habits d'hommes, et de le suivre à l'instant au jardin, qui était aussi illuminé. Pâle, tremblant, mais ne pouvant pas reculer sans se déshonorer, le baron se défit promptement de son habillement feminin; le comte jeta son manteau. Ils trouvèrent facilement des épées, et descendirent dans les jardins. Toute cette scène se passa si rapidement, et dans les premiers instans la comtesse se trouva si interdite, qu'elle ne put les arrêter. Tous les deux la repoussèrent également lorsqu'elle voulut les suivre. Elle fit appeler le maître de la maison; lui dit avec confusion ce qui se passait. On courut aux combattans; mais il était trop tard: tous deux étaient blessés. Le baron avait un coup d'épée au travers du visage, qui lui rappellera toute sa vie cette nuit; et Wehlau une blessure au côté. Son adversaire était évanoui; on l'emporta au château: mais les instances

qu'on fit au comte pour rester, furen inutiles. Il voulut absolument remonte dans sa voiture, et revenir chez lui. Sa femme, qui avait, disait-on, éprouv une attaque de nerfs, resta à Rattenau

A présent, mademoiselle, dit le comte, en s'adressant à moi, lorsqu'il eut fini son récit, apprenez-moi par quel art Euphrasie a pu entraîner une âme aussi pure que j'ai cru la vôtre, à se prêter à cette coupable intrigue? J'espérais encore qu'on vous avait trompée, que vous étiez dans l'ignorance de ce qui se passait : mais j'ai appris ici que vous aviez vous-même apporté dans la chambre de la comtesse des vêtemens de femme pour déguiser son amant; que vous étiez avec eux au moment où ils sont partis en riant aux éclats. Malgré tant de preuves, je répugne encore à vous croire leur complice; oseriez-vous être là, à côté de leur victime, lui témoigner l'intérêt le plus

tendre? Non, Sophie, vous n'êtes pas un monstre d'hypocrisie et de fausseté; mais expliquez-moi ce qui s'est passé; pourquoi vous avez accompagné deux jours la comtesse, et cédé, le troisième jour, votre place et vos habits au baron de ***. Avez-vous été dans l'erreur? je veux vous croire sur votre parole; avez-vous ignoré que la comtesse était avec un homme?... Répondez, au nom du ciel, répondez, comme si vous étiez en présence de Dieu!

Marie, à peine pouvais-je parler; encore une fois je me baissai sur sa main.... O mon sauveur! dis-je enfin, ô le meilleur, le plus révéré des hommes! avez-vous pu croire que Sophie d'Alwin, que celle qui vous doit la vie et vous porte dans son cœur, ait pu vouloir vous trahir.... Oui, j'ai su à l'instant du départ de la comtesse, que sa compagne n'était pas une femme, mais pas un instant plutôt, j'en fais le serment. Je

lui racontai tout ce qui s'était passé.. Ah! Marie, je voyais clairement que sa peine était allégée en me retrouvant innocente.

Pourrez-vous me pardonner d'en avoir douté, me disait-il, Sophie? J'aurais dû vous connaître; mais je ne voyais de tous côtés que trahison et perfidie. Ah! du moins vous me restez! vous, mon ami, mon amie; Sophie, Ferdinand, pour vous, pour mes enfans je tiens encore à la vie..... Et il serrait nos mains réunies dans les siennes. Nous eûmes beau le supplier de se calmer; cela lui fut impossible. L'éclat de son aventure au milieu de cette fête, son honneur outragé, celui de sa femme perdu sans retour, la colère, le mépris, la douleur de sa blessure l'agitaient tour à tour. De toute la nuit il n'eut pas un instant de repos; et sur le matin il fut pris d'une fièvre si ardente, que je conjurai Muhlberg d'envoyer un exprès à la ville chercher

son médecin ordinaire. Il s'y opposa d'abord absolument, et ne céda à nos instances que sous la condition que nous irions tous les deux nous reposer quelques heures, en le laissant aux soins de ses gens. J'ai obéi; mais, Marie, il n'y aura de repos pour moi que lorsque je le saurai hors de danger.

LETTRE XII.

LA MÊME A LA MÊME.

Le surlendemain.

Je suis redescendue hier à midi chez le comte, et je l'ai trouvé sensiblement plus mal. La fièvre était au plus haut degré, et il avait des momens de délire assez longs : sa femme, son combat, son outrage l'occupaient beaucoup dans ses rêveries. Quelquefois aussi, un nom, un mot s'échappait de ses lèvres, et me troublait bien plus profondément. Ah! Marie, ce sentiment qu'à peine osais-je m'avouer à moi-même, je vois à présent qu'il était partagé ; et cette conviction est à la fois si douce et si douloureuse!.. Avec quelle force d'âme il a su le cacher au fond de son cœur. Les hommes ont

bien plus de mérite que nous, Marie, lorsqu'ils répriment une passion. Ils n'en ont pas l'habitude; on n'y a pas attaché leur gloire et leur honneur; ils ne voient dans un amour heureux que des jouissances; et quand les femmes cèdent après mille combats, c'est avec le pressentiment des peines qui les attendent, tandis que la plupart des hommes comptent pour rien nos douleurs et nos larmes. Mais l'âme de Wehlau n'est pas d'une trempe commune. Il a craint de m'entraîner dans le tourment d'un amour sans espérance, et m'a caché le sien avec tant de soin, qu'à peine avais-je pu le soupçonner, et que j'ai cru moi-même m'être fait illusion. Cette absence dont je gémissais, elle avait pour premier but d'essayer de guérir l'un et l'autre; car il avait lu dans mon cœur. Il savait mieux que moi, peut-être, qu'il était tout à lui, et il n'en avait que plus de forces pour

résister. Cher Wehlau, noble Wehlau! il fallait donc te voir aux portes de la mort, pour apprendre tout ce que j'étais pour toi!... Ravissante et déchirante pensée!..... Avec quelle tendre reconnaissance il reçoit mes soins et ceux de Muhlberg. Comme le moindre petit service le touche! Oh Marie! si je ne le voyais pas souffrir, je voudrais passer ainsi ma vie entière à le soigner jour et nuit.

LETTRE XIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Septembre.

Il y a cinq jours que le comte est malade, et même en danger. La comtesse n'a pas paru. L'état de son mari empire tous les jours. Sa nouvelle blessure est peu de chose; mais l'ancienne, pour laquelle il était aux bains où je le rencontrai, et qui était bien plus dangereuse, s'est rouverte. J'ai appris, à cette occasion, de Muhlberg, ce que sa femme ignorait lorqu'elle me fit l'histoire du comte; c'est que cette blessure avait eu la même cause, et qu'il l'avait reçue de la même main. Il fut alors blessé non-seulement au bras, mais au-dessus des côtes, et bien près de

perdre la vie. Il dut sa guérison aux eaux thermales de B.... Dans sa colère contre sa femme, il lui ôta sa fille aînée (la cadette était en nourrice), et l'emmena avec lui. Il était alors décidé à une séparation, et à lui retirer ses filles; mais sa petite Amélie le ramena, malgré ses résolutions, à sa mère, à qui elle ressemble beaucoup de figure, et il eut la faiblesse de pardonner encore. Mais que penser d'une femme qui a l'indignité de continuer une intrigue criminelle avec l'homme qui a été sur le point d'être le meurtrier de son mari, du père de ses enfans! Muhlberg ne peut prononcer son nom sans horreur; et moi, Marie, puissé-je ne jamais la revoir!

Le chirurgien commence à être très-inquiet, je le vois sur sa physionomie. Nous n'osons, Muhlberg et moi, nous

communiquer nos craintes, qui s'augmentent à chaque instant. Lui seul est tranquille et calme, il voit sa situation incertaine avec indifférence, et s'approche d'un moment auquel nous n'osons pas penser, avec la sérénité d'un *vrai chrétien.*

LETTRE XIV.

THÉRÈSE MULLER A MARIE D'OLTENS.

Stad, octobre.

MADEMOISELLE,

J'ai l'ordre de mademoiselle Sophie d'Alwin, de vous apprendre qu'elle n'est plus à Wittenbach, chez la comtesse de Wehlau, et que depuis huit jours elle est dans ma maison. Elle aurait bien voulu vous l'écrire elle-même, et j'aurais bien désiré aussi que cela eût été possible; mais elle est arrivée chez moi si malade, que j'ai bien craint, les premières semaines, d'avoir à vous annoncer sa mort. Il paraît cependant que depuis deux jours son bon tempérament à pris le dessus, et que le danger s'éloigne pour le moment; mais

le médecin n'est pas beaucoup plus tranquille : il craint qu'elle ne tombe dans une fièvre lente qui la mènera à la consomption ; et j'en ai bien peur, quand je vois sa maigreur et son abattement. Elle vous prie de lui écrire, et d'adresser vos lettres ici ; de son côté, elle se réserve de vous raconter elle-même pourquoi elle a quitté la bonne place où elle était, et que je lui regrette beaucoup. Je suppose que c'est la mort de monseigneur le comte de Wehlau qui en a été la cause. Elle aurait pu rester également avec la comtesse et ses enfans ; mais elle est tombée si malade, qu'on n'aura plus voulu d'elle. Moi je suis bien aise qu'on me l'ait envoyée, pour avoir à la soigner. Je n'y épargne rien, non plus que ma fille. Elle a de plus madame la baillive, qui la chérit comme son enfant, et vient la voir tous les jours, et qui vient pleurer chez moi en sortant de chez elle, et me dire

qu'elle ne reverra jamais sa chère Sophie comme elle était. Ne soyez donc pas inquiète sur elle, ma chère demoiselle; et croyez-moi votre toute dévouée servante,

THÉRÈSE MULLER.

LETTRE XV.

SOPHIE D'ALWIN A MARIE OLTENS.

Novembre.

Deux mois se sont passés comme un songe effrayant. Je suis réveillée, Dieu! pour quelle vie! La bonne Muller, dans la maison de qui je végète, car mon existence ne peut s'appeler vivre, t'a écrit ma situation, ma maladie, et ma demi-résurrection. Je suis donc dispensée de t'en donner les détails, et j'en suis bien aise; car je ne puis encore sans beaucoup de peine rassembler mes idées, et les fixer sur le papier. Pardonne donc, chère Marie, si cette lettre, écrite à plusieurs reprises, et d'une main encore bien tremblante, porte des traces de ma faiblesse. Je ne

puis m'occuper long-temps de suite; mais j'ai besoin de te parler de mes pensées habituelles, de me retracer tout ce qui s'est passé, qui me paraissait encore, il y a quelques jours, un rêve affreux, mais qui, pour mon éternel malheur, est une triste réalité.

Ma dernière lettre était, autant qu'il m'en souvient, de Wittenbach, il y a deux ou trois mois; je te mandais la blessure et la maladie du comte, et mes mortelles craintes. Quelques jours après, elle revint... celle que je ne puis nommer d'un nom cher et respecté, sans que tout mon être se soulève; elle n'entra point dans la chambre de son mari, ne demanda point à me parler, et vit à peine ses enfans. Nous cachâmes avec soin son arrivée au malade, pour ne pas lui donner trop d'émotion. Une après-midi, après m'être occupée de mes élèves toute la matinée, j'étais auprès de lui avec Muhlberg; il était dans

un assoupissement alarmant; la porte s'entrouvre, et la femme de chambre, que je n'avais pas revue depuis la première nuit, me fit signe de sortir. Cette femme a un regard insolent que je n'ai jamais pu souffrir. Ce jour-là il s'y joignait encore cette espèce de joie maligne, que les méchans éprouvent du malheur d'autrui, et qui dans ce moment de douleur m'était insupportable. Que me voulez-vous? lui dis-je quand je fus dans la salle. Que vous alliez chez madame la comtesse, me répondit-elle; et passant devant moi, elle m'accompagna jusqu'à la porte de la chambre de sa maîtresse, avec des coups de tête méprisans et une telle insolence dans toute sa manière, que j'étais décidée à m'en plaindre. Elle m'ouvrit la porte et la referma; mais je suis bien sûre qu'elle n'alla pas plus loin, et que le plaisir qu'elle éprouvait, retint son oreille ou son œil auprès de

la serrure. La comtesse était assise sur son sopha, avec un air de dignité, comme si elle eût été la plus vertueuse des femmes; et à côté d'elle, sur la table était la bourse que le comte m'avait donnée. Je frissonnai involontairement, et je sentis que mon effroi se peignait dans mes yeux. Vous pâlissez, Mademoiselle, dit-elle avec un ton de mépris amer; je suis bien aise que votre conscience parle, elle m'épargne beaucoup de peine : vous êtes aussi coupable que je le pensais.

Je m'efforçai de me remettre... Coupable, Madame, répondis-je, et de quoi donc, s'il vous plaît ?

De quoi? fille impudente et fausse, s'écria-t-elle avec fureur, et saisissant la bourse qu'elle jeta à mes pieds; vous osez demander de quoi vous êtes coupable! indigne créature, vile coquette, regarde, si tu l'oses, cette bourse qui renfermait sans doute le prix de to

éshonneur. Le croirais-tu, Marie? ce entiment intérieur de ma vertu et de es vices, se fit tellement sentir à mon œur dans cet instant, que j'écoutai e torrent d'injures comme un vain ruit, et avec une sorte d'indifférence. 'aurais cru me dégrader à mes pro- res yeux en me justifiant vis-à-vis de ette femme. Je me contentai de lui eter un regard qui attestait et mon népris de ses injures et mon inno- ence, et je voulus sortir.... Restez, ne dit-elle en frappant du pied : un peu moins d'audace, je vous prie; rou- gissez, si vous êtes encore susceptible le honte; mais ne pensez pas à me nier e que je sais aussi bien que vous. En ffet, Marie, elle savait jusqu'aux moin- dres circonstances de ma connaissance avec le comte; mais sous quelle affreuse couleur me furent-elles présentées, à commencer par notre rencontre aux bains, dans une promenade, où je l'avais

accosté la première, en faisant les plus indécentes avances, laissant les personnes avec qui j'étais, et revenant seule passer et repasser près de lui, sous le prétexte de chercher quelque chose que j'avais laissé tomber exprès, et détachant mon bouquet de mon sein pour le lui donner! Ce manége m'avait si bien réussi, que le soir même au bal, où je m'étais conduite de manière à attirer sur moi l'attention générale, et à provoquer un duel entre deux officiers (mes anciens amans sans doute), le comte avait affiché publiquement que j'étais sa maîtresse, en me promenant en triomphe au travers de la salle, appuyée sur son bras, et me défendant de danser. Elle dit ensuite comme il m'avait emportée dans ses bras, du château embrasé, au péril de sa vie, et placée dans une petite ville chez une femme du commun, où il m'entretenait; que c'était d'accord avec lui que je

m'étais fait présenter chez elle pendant son absence, pour continuer notre scandaleuse intrigue dans sa maison, et sans respect pour l'innocence de ses enfans, que je faisais même servir à cette coupable intelligence; que le jour même de l'arrivée du comte, je lui avais écrit une lettre que les petites avaient portée; que nos rendez-vous étaient dans les jardins de Muhlberg. Elle en vint ensuite à ma conduite *scandaleuse* depuis la maladie de son mari, à mon évanouissement à ses pieds, où sa femme de chambre m'avait trouvée, ma main si serrée dans la sienne, qu'elle ne pouvait me relever; il l'avait ensuite fait sortir de son cabinet elle et tous les gens de la maison, et n'avait gardé auprès de son lit, que moi et notre confident Muhlberg; moi-même je l'avais soigné la nuit et le jour d'une manière indécente, négligeant absolument ses enfans, et prouvant que c'était pour

lui seul que j'étais là. Cette bourse trouvée sur ma table, était la preuve qu'il se ruinait pour moi, etc. Tout, Marie, tout fut interprété contre moi, et d'une manière si vraisemblable, que j'en fus moi-même effrayée, et que je restai comme anéantie, sans trouver un seul mot à répondre. Q'aurais-je pu dire? tout ce qu'elle me reprochait était vrai dans le fond; et je ne pouvais rien nier, hélas! pas même le sentiment trop vif qui nous attache l'un à l'autre, quoiqu'il n'ait jamais été avoué. Ma conscience cependant ne me reprochait rien; mais toutes les apparences étaient contre moi, et je n'avais d'autres témoins de mon innocence que Dieu et la vérité. Comment les attester devant une femme qui ne m'aurait pas même permis de parler! Mon silence, ma confusion, ma douleur, me faisaient paraître plus coupable. Elle finit par me signifier que j'eusse à quitter sa

maison sous vingt-quatre heures. Par excès de bonté elle me laissait ce temps pour chercher un asile; mais elle espérait que je n'aurais pas l'effronterie de rentrer dans la chambre de son époux; elle allait donner là-dessus les ordres les plus positifs : ses devoirs de femme et de mère, et le soin de son propre honneur, ne lui permettaient pas de garder plus long-temps chez elle la maîtresse de son mari. *Le soin de son honneur, ses devoirs d'épouse et de mère!*.. Ces mots me firent horreur! je fus sur le point de lui faire une réponse amère; mais cette cruelle scène ne s'était que trop prolongée. Je gardai encore le silence; et cette fois elle me laissa sortir; et même elle me l'ordonna.

Je t'ai écrit hier, au-delà de mes forces; ah! qu'il est pénible de se retracer ainsi ses douleurs; et cependant

j'y trouve une espèce de consolation, et je continue. Je ne suis encore qu'au commencement de celles qui m'attendaient.

Je ne puis me rappeler comment je rentrai dans ma chambre. Ce fut par un mouvement machinal, où mon esprit ni ma volonté n'entraient pour rien. Lorqu'enfin je revins à moi, je me trouvai sur une chaise, à l'entré de la première pièce; et j'y avais été long-temps, car la nuit était venue, et il faisait très-obcur. Je fus quelques minutes à recueillir mes idées, et à m'expliquer à moi-même où je me trouvais. J'entendais vaguement la voix des deux petites qui jouaient dans la chambre voisine, surveillées par la fille qui nous servait. J'essayai de me lever pour les joindre. Dès que j'ouvris la porte, elles se jetèrent dans mes bras, en me demandant des nouvelles de leur papa: elles y étaient encore, lorque la femme

de chambre entra pour me les ôter, d'après l'ordre de sa maîtresse. Elle était suivie d'un laquais, qui devait emporter leurs lits, leurs habillemens. Ce même soir elles devaient aller coucher dans l'appartement de leur mère. Ce fut un affreux moment ; les pauvres petites ne comprenaient pas pourquoi elles devaient me quitter; elles m'aimaient si tendrement! Il fallut les arracher de mon cou, qu'elles entouraient de leurs petits bras. Je laissais tout faire sans bouger, sans dire une parole, sans verser une seule larme, sans proférer une plainte. Je vis sortir les enfans; j'étais roide; je sentais ma poitrine serrée comme avec des cordes, et j'avais peine à respirer. J'étais seule depuis quelques instans, lorsque Muhlberg entra : il fut effrayé de mon état; il ouvrit une fenêtre, et me donna quelques soins qui me soulagèrent. Il savait tout; et la part qu'il prit à mes

peines les aurait adoucies, si ce qu'il avait à m'apprendre n'avait pas mille fois plus déchiré mon cœur que tout le reste.

Le comte avait remarqué mon absence, et m'avait souvent demandée. Enfin, voyant que je n'arrivais pas, et que personne ne voulait ou ne pouvait lui dire où j'étais, il avait donné l'ordre positif d'aller me chercher. Il échappa alors un mot au valet de chambre, qui savait tout par la confidente de la comtesse. Wehlau saisit ce mot, le questionna vivement, lui ordonna de parler plus clairement; et cet homme, un peu simple, dit à son maître tout ce qui s'était passé. Ainsi le comte apprit ce qu'il aurait dû ignorer, surtout dans son état de fièvre et de faiblesse. Il sut à la fois, et que sa femme était près de lui, et la manière dont j'avais été traitée, et mon départ: car le valet de chambre croyait que j'avais été chassée à l'instant même.

Quand Wehlau entendit ce récit, son âme en fut tellement ébranlée, que son valet de chambre crut qu'il allait expirer, et se hâta de faire demander Muhlberg. Celui-ci trouva le comte dans le plus violent accès de délire, ne connaissant personne, ne pouvant rien entendre, et repoussant même son ami. A cet état avait succédé un abattement plus dangereux encore, et qui faisait trembler pour sa vie. Il était dans cette faiblesse, quand Muhlberg l'avait quitté un instant pour venir me voir. Il craignait tout; et je compris qu'il n'avait plus aucune espérance. Alors je retrouvai des larmes et des murmures, mon cœur déchiré s'exhala en reproches contre celle qui était la cause de tant de malheurs.

Je comprends toute votre douleur, chère amie, me dit Muhlberg; et qui la partage plus que moi, pour ce qui regarde nos craintes sur notre noble

ami! Mais pour ce qui vous regarde seule, soyons justes : écoutez-moi. La comtesse est une femme très-ordinaire; peut-être même pour l'esprit, au-dessous des femmes les plus communes. Supposez-vous dans sa situation, avec cette âme rétrécie qui n'a pas même l'idée de la vertu, qui ne comprend rien aux sentimens nobles, purs et délicats, et juge tout le monde d'après elle. Vous devez sentir que cette femme, convaincue depuis long-temps d'infidélité, conduite par un époux offensé dans ce qu'elle appelle un exil, privée de ce qui était pour elle le souverain bonheur, devenue depuis quelques jours un objet de honte et de scandale, a saisi avec empressement le seul moyen de justification ou de vengeance qui se présentait à elle, pour rejeter sur son mari au moins une partie du blâme. Les apparences, chère Sophie, se sont tellement réunies contre vous, que

suis convaincu qu'elle croit de bonne foi tout ce qu'elle vous a reproché. A présent jugez-la impartialement; pensez combien elle a dû être irritée d'avoir été traitée aussi sévèrement par un mari coupable autant qu'elle, qui feignait des vertus qu'il n'avait pas; qui avait mis dans sa maison, à côté d'elle, auprès de ses filles, la femme qu'il aimait, et qu'elle trouve à la place où elle aurait dû être, remplissant le devoir qu'elle aurait dû remplir, et soignant son époux pendant sa maladie. La comtesse est sans doute une femme très-méprisable; mais, dans ces circonstances et avec son caractère, elle ne pouvait se conduire autrement.

Je ne répondis rien; ah! il avait raison, trop raison : je l'avais déjà senti, et plus fortement encore, parce que je savais mieux que lui que mon cœur n'était pas exempt de reproches.

Avec toute autre femme que celle-là,

continua Muhlberg, je dirais que le comte a eu tort de lui faire un mystère de votre rencontre, et d'exiger de vous le même silence ; mais il la connaissait bien. Un aveu n'aurait servi qu'à éveiller plutôt ses soupçons. Elle était trop intéressée à trouver son mari coupable, pour les repousser. Cependant, me dit-il en serrant ma main glacée, toute espérance n'est pas encore perdue, chère amie ; Wehlau respire encore ; il est jeune, plein de force, et Dieu peut nous le conserver : s'il recouvre la santé, laissez-lui le soin de vous justifier aux yeux du monde entier : son cœur généreux en trouvera bien les moyens. S'il meurt.... vous serez encore justifiée : j'ai son testament entre les mains, qui règle le sort de ses enfans et le vôtre, et prouve le cas qu'il fait de vous, et sa parfaite estime, puisqu'il confie ses filles à vos soins jusqu'à leur mariage, sous l'inspection de sa sœur, la comtesse de T**

Et que dois-je faire à présent? dis-je à Muhlberg, après une longue pause; je n'ai pas un parent, pas un ami, pas un appui dans ce monde.

Allez provisoirement, me dit-il, chez votre bonne Thérèse Muller, à Stad; elle vous recevra avec joie. La baillive, qui vous avait placée ici, vous aime comme sa fille. Au nom de Dieu, partez; ne vous exposez plus aux injures de cette femme, à l'insolence de ses gens. Nous nous reverrons bientôt, bien contens, ou du moins plus calmes. Je vais vous faire préparer des chevaux pour demain matin; mon secrétaire vous accompagnera. Au nom de l'amitié, tâchez de prendre un peu de repos. Il me serra la main, et sortit.

Je fis mon possible pour rassembler mes idées : cela fut inutile. Tout dans ma tête était désordre et confusion, et désespoir dans mon cœur. Je me jetai tout habillée sur mon lit. Mes tour-

mens, mes douleurs, éloignèrent le sommeil; et le matin j'étais encore plus épuisée et plus abattue que la veille. Tout ce que j'obtins de la tranquillité de la nuit, fut de rassembler les circonstances de mon malheur, et de pouvoir me l'expliquer. Je me rappelai que le lieutenant Holten, mon éternel persécuteur, que j'avais vu au bal de Rattenau, était du régiment qui attaqua et brûla le château de ***, et que peut-être il y était lui-même. Il avait pu tout savoir, et l'avait sans doute raconté à la comtesse, avec l'interprétation qu'il y donnait. La bourse était entre mes mains dans cette nuit de terreur; et lorsque la femme de chambre vint m'annoncer la blessure de son maître, dans mon trouble je la laissai tomber. Comme c'est la comtesse qui l'a travaillée, cette fille la reconnut, la releva, et la montra à sa maîtresse. Ah! Muhlberg avait eu raison. Tout s'était arrangé pour me

perdre; tout se présentait contre moi de la manière la plus claire et la plus naturelle. Sans doute il est affreux d'être accusée à tort sans pouvoir se justifier; mais heureux encore quand on a sa conscience, où l'on peut se réfugier! On appelle du jugement des hommes à celui de Dieu; et la persuasion qu'il sait tout, qu'il voit tout, vous soutient et vous console. Wehlau, les Muhlberg, et toi, chère Marie, vous connaissez aussi votre Sophie, et jamais elle ne perdra ni votre amitié, ni votre estime. Peut-il se plaindre celui qui possède quatre amis sûrs et fidèles, sur qui il peut se reposer? Mais, Marie, j'allais perdre celui qui m'était le plus cher. Me pardonneras-tu cet aveu? J'allais le perdre pour jamais; il était mourant, et je devais le quitter sans le revoir. Ah! même à présent que mon malheur est consommé, et que je n'ai plus de force même pour la douleur, cette pen-

sée glace mon cœur, et me cause un frisson général qui m'oblige à te quitter.

~~~~~~~

Je reviens à mon triste récit. Je me traînai chez Muhlberg pour avoir des nouvelles du comte. Ah ! qu'il me fut cruel de passer devant la porte de son appartement, et de ne pas oser y entrer ! Forte de mon innocence, j'aurais, je crois, oublié toutes les considérations qui me regardaient seule, si je n'avais pas redouté pour lui une émotion qui pouvait lui être nuisible. D'ailleurs les ordres de la comtesse étaient trop positifs ; on ne m'aurait pas laissée entrer. Ce que j'appris chez Muhlberg n'était pas consolant. La fièvre et le délire, qui avaient été au plus haut degré toute la nuit, s'étaient abattus sur le matin. Un épuisement complet leur avait succédé ; c'était le plus mauvais symptôme. Il sentait lui-même sa fin approcher, et il
~~~~~~~

avait demandé à se confesser. On était convaincu qu'il ne pouvait pas aller plus loin que la soirée. Je ne savais plus moi-même si j'existais encore : je fus saisie au point de ne pouvoir ni parler, ni faire un mouvement. Madame Muhlberg vit mon état. Je devais empaqueter mes effets, je devais partir ; et je ne pouvais pas même me tenir debout, ni penser à rien. Elle prit mes clefs, et alla tout arranger pour moi. Marie ! il fallait partir, et le laisser mourant ; partir sans revoir mes chères enfans : la comtesse les gardait à vue chez elle. Au bout d'une heure, madame Muhlberg revint, je vis quelque chose de sinistre dans son regard ; tous ses traits peignaient une extrême douleur : je frémis, et je ne pus articuler une question.

Elle s'approcha de moi, et me prit la main. On met les chevaux, dit-elle, ma chère Sophie ; tous vos effets sont

en ordre : ne voulez-vous pas partir ?
A peine mes lèvres tremblantes purent-elles articuler... Partir!... Ah ! oui, avec lui, comme lui, je vous entends.... il est..... Je ne pus prononcer ce mot terrible; je tombai presque anéantie de douleur sur le sein de mon amie. Non, non, me dit-elle, il respire encore; mais nous allons avoir une scène si déchirante, si cruelle, que dans l'état où vous êtes, vous ne la supporteriez pas. On va lui apporter le Saint Sacrement et l'Extrême-Onction. Tous ses gens prieront dans la salle attenante à son cabinet; il faut que vous partiez auparavant. Est-ce qu'*elle* y sera, dis-je à demi-voix.—Non, elle veut rester dans son appartement.—Oh! laissez-moi donc y être! au nom de Dieu, permettez que je vous accompagne! je ne peux pas souffrir plus que dans ce moment; et moi aussi j'ai besoin de prier. Sophie, vous ne le supporterez pas, répéta-t

elle... Je t'avoue, Marie, que c'était là mon espérance. Elle s'assit a côté de moi, et pleura amèrement. Ah! elle pouvait pleurer; moi je n'avais pas une larme. Tout à coup elle se leva, et courut à la fenêtre : ils viennent, dit-elle. Je me levai aussi : mes genoux fléchissaient; je passai mon bras dans le sien, et nous allâmes lentement nous joindre à la cérémonie. Nous montâmes l'escalier : en entrant dans la galerie qui conduit à la salle, j'entendis résonner au-dehors le son de la cloche, et les voix des litanies. Nous nous arrêtâmes, tremblantes comme la feuille. Le saint cortége qui nous suivait défila devant nous. Les prêtres marchaient les premiers : après eux venaient les officiers, chacun selon son rang, et tous les domestiques du comte, plusieurs avec des cierges allumés à la main, tous pâles, affligés, la plupart en larmes. Nous les suivîmes, et nous entrâmes tous dans

la grande salle. Muhlberg nous conduisit sa femme et moi en haut auprès de la fenêtre. Je vis la cour aussi remplie de paysans désolés, qu'elle l'était de gens heureux le jour de son arrivée. On était venu de tous les villages. Tous pleuraient et regrettaient un père : on n'entendait pas d'autre bruit dans cette foule, que celui des pleurs et des sanglots. Toute la suite se rangea dans la salle. Les prêtres, Muhlberg et les enfans de chœur, entrèrent dans le cabinet du mourant : aucun bruit ne se fit entendre : c'était déjà le silence de la mort. Enfin retentit dans le cabinet le tintement de la clochette. Tous les genoux se plièrent, toutes les mains se joignirent en muette angoisse et en ardentes prières...... Je n'entendis, je ne vis plus rien; mes sens m'abandonnèrent; je tombai sans connaissance, le visage contre le parquet, et je ne m'aperçus point que tout le monde

s'était relevé. Madame Muhlberg, très-effrayée, vint à moi, elle appela à son aide quelques-uns des gens qui m'étaient les plus attachés, et qui ne partageaient ni la haine ni l'opinion de la comtesse et de sa favorite. On me fit respirer des eaux spiritueuses. Je repris mes sens dans les bras de mon amie, au bruit des pleurs et des adieux de ces bons serviteurs. Ils m'emportèrent dans la voiture. Le secrétaire de Muhlberg et notre fille de service s'y placèrent avec moi. La bonne Muhlberg leur remit tous ses flacons pour me secourir au besoin; et vraiment ils furent très-utiles, car j'eus plus de dix évanouissemens dans ce voyage, qui dura jusqu'au soir. Stad est à neuf lieues environ de Wittenbach.

J'arrivai ici de nuit, presque mourante. Thérèse me reçut et me soigna comme une mère. Sept semaines se sont écoulées dans un état de fièvre, de

douleur, d'insensibilité, sans que je m'en sois presque aperçue. Depuis quinze jours on me dit que je suis mieux, parce que la fièvre s'est abattue; mais je sens à présent combien je suis profondément malheureuse, et je regrette les momens où je ne sentais rien. Thérèse m'a dit que pendant les premières semaines, un homme était venu très-souvent demander de mes nouvelles, et avait voulu lui donner de l'argent pour moi : elle l'avait refusé en disant que j'en avais encore; et c'était la vérité. Mes appointemens de gouvernante m'avaient été payés il n'y avait pas long-temps. Cet homme est revenu plus rarement, et n'a pas reparu depuis que je me lève. Ce ne peut être que Muhlberg, ou quelqu'un envoyé de sa part. Lui seul au monde à présent prend intérêt à la pauvre Sophie. Celui qui en prenait peut être un plus vif encore, n'est plus sur cette

terre; je l'ai entendu dire autour de moi pendant ma maladie, Thérèse me l'a confirmé. Hélas! je devais m'y attendre lorsque je quittai sa maison, où je le laissai à l'agonie.

—

LETTRE XVI.

LA MÊME A LA MÊME.

Stad, à la fin de novembre.

Marie, qu'aurai-je encore à te raconter? aurais-tu cru possible que je pusse encore éprouver et la joie la plus vive et de nouvelles peines! La vie me paraissait déjà comme finie! Ah! quand ce bienheureux moment arrivera-t-il!

Malgré mon ardent désir de cesser d'exister, je recommençais à m'accoutumer à vivre; c'est-à-dire, que je m'habillais le matin, que je faisais quelque travail insignifiant, et que je me déshabillais le soir, pour refaire les mêmes choses le lendemain, sans but, sans activité, sans perspective d'aucun changement dans mon sort. Les seuls mo-

mens où j'éprouvais un sentiment assez doux, étaient ceux où, prosternée matin et soir devant l'être suprême, je lui demandais d'abréger mes jours ou de me donner la force de les supporter. Lorsque je venais de prier avec ferveur, mes pensées erraient vaguement dans ces mondes inconnus, où la meilleure partie de moi-même habitait déjà, où peut-être un jour.... Mais non, Marie, c'est un vain espoir; nos sorts n'ont pas été liés sur la terre, et nous sommes séparés pour l'éternité.

Il y avait quelques jours que je me sentais un peu mieux. Une idée consolante, la seule qui pût pénétrer dans mon cœur, m'avait redonné des forces morales, et le désir ardent de rétablir ma santé. Ma tête avait été si faible, que mes souvenirs m'échappaient : mais un matin, après avoir fait ma prière, il me revint tout à coup dans l'esprit ce testament du comte, dont Muhlberg m'avait parlé,

qui fixait mon sort auprès de ses deux filles, et me donnait ainsi la plus forte preuve de son estime et de son amitié Oh! combien alors cette preuve m'était précieuse! Comme il m'était doux de tenir encore à lui par ses enfans, de leur servir de mère, de les élever d'après ces principes si nobles, si vertueux, qu'il m'avait souvent développés! Il me semblait que de sa céleste demeure il dirigerait mes efforts, et qu son âme viendrait errer autour de trois objets qui lui furent si chers. Mon cœur se ranima à cette douce pensée je regardai comme un devoir de vivre et de me rétablir pour reprendre aussitôt qu'il me serait possible mes sacrées et nobles fonctions de gouvernante d'Amélie et de Caroline. Je croyais déjà les voir si contentes de me retrouver; et mon cœur flétri par la douleur éprouvait presque un sentiment de joie Je le sentais se rouvrir à l'espérance

déjà je formais des projets pour acquérir plus d'instruction, plus de vertus, pour les leur inculquer, lorsque Thérèse vint me dire un matin qu'un étranger demandait à me parler. Je le fais entrer; c'était celui que j'attendais, c'était Muhlberg. Sa seule vue réveilla dans mon âme mille émotions douces et déchirantes. Il me regardait avec un extrême étonnement. Je vis qu'il ne me reconnaissait pas, tant j'étais changée depuis que j'avais quitté Wittenbach. Je lui tendis la main. Je vois, lui dis-je, qu'il faut que je me nomme à mon ami; je suis Sophie d'Alwin. Il prit ma main, et la baisa avec affection et en silence.

Convenez, Muhlberg, que vous ne m'avez pas reconnue?

Pauvre Sophie, me dit-il, combien vous avez souffert! et je ne viens pas vous apporter des consolations; je ne suis pas un messager de bonheur! Me

pardonnerez-vous ce que j'ai à vous apprendre ! Je baissai mes yeux pleins de larmes. Je le sais, lui dis-je ; épargnez-m'en la répétition et le détail : je ne pourrais les supporter. Parlez-moi de ce qui me reste, d'Amélie et de Caroline : c'est pour ces chères enfans que je désire encore de vivre. Comment sont-elles ? Bientôt, j'espère, je pourrai les revoir, leur consacrer mes soins. Il ne répondit rien, et resta les yeux baissés aussi, comme pour recueillir ses pensées. Enfin il me dit : Elles se portent bien ; et se tut encore. Il prit un porte-feuille, chercha des papiers. M'apportez-vous ses volontés ? Je pensais au testament par lequel il devait me confier ses filles. Je désirais et j'appréhendais de le lire. Je vous apporte seulement, me dit-il, une lettre du comte. — Une lettre, oh Dieu ! donnez-la moi, donnez..... Il m'a écrit, ô généreux ami ! Mais comment cela est il possible ? il

était si faible le dernier jour; et il a pu m'écrire! Je saisis sa lettre, je la pressai de mes lèvres, et je me réservai de lire ses adieux quand je serais seule, et sans doute ses directions pour l'éducation de ses enfans; oh! combien mon cœur jurait de les suivre, de ne quitter pour rien au monde ces êtres chéris! Je répétai encore dans le plus grand attendrissement : Ses derniers instans ont donc été pour moi, pour ses enfans!... Je vois, chère amie, me dit Muhlberg, qu'il y a ici quelque erreur. Vous parlez des derniers momens du comte, de son testament; il vit, il est même passablement remis, et il m'envoie..... Il vit, m'écriai-je! et je tombai sans connaissance dans les bras de Muhlberg. Il appela Thérèse, qui croyait aussi à la mort du comte, et qui fut très-surprise. Je repris bientôt mes sens; mais longtemps encore je ne pus me persuader de mon bonheur, Mon ami, mon protec-

teur, mon sauveur m'était rendu : c'était pour moi une vraie résurrection, un miracle que je conjurai Muhlberg de m'expliquer. Sa commission était bien triste, disait-il ; ah ! que pouvais-je apprendre de fâcheux, puisque Wehlau vivait. Voici enfin ce qu'il me raconta.

Le jour où vous quittâtes Wittenbach, me dit-il, nous étions tous dans la plus amère douleur, attendant l'instant où le comte nous serait enlevé ; mais, soit que la vive émotion qu'il avait éprouvée la veille eût déterminé une crise, soit que sa jeunesse et sa force naturelle eussent repris le dessus, il tomba le soir dans un sommeil doux et bienfaisant, tel qu'il n'en avait point eu pendant sa maladie. Ce sommeil dura une bonne partie de la nuit, et il se réveilla avec un changement marqué dans son état. Le chirurgien et le médecin répondirent de sa vie, s'il ne survenait rien de fâcheux. Je m'établis

dans sa chambre, dont je ne sortais presque jamais, et je fis en sorte qu'il n'eût aucune agitation nouvelle. Je le tranquillisai sur votre sort, en lui disant que c'était par mon conseil que vous aviez quitté le château pour retourner chez Thérèse, et que je veillerais à ce qu'il ne vous manquât rien. Par ses ordres j'envoyai plusieurs fois savoir de vos nouvelles, et vous comprenez, chère amie, que je me gardai bien de lui parler de votre maladie. La sienne se guérissait lentement. La mauvaise saison, le mécontentement intérieur, la tristesse inséparable d'un mariage désuni, ont retardé sa convalescence. Il fallut enfin en venir à prendre une résolution positive. Il y eut des écritures, des reproches mutuels; tout cela réveilla des sentimens si pénibles, que sa santé faillit de nouveau à y succomber. Mais il persista dans son projet de se séparer de sa femme. Cette

dernière aventure avait eu trop d'éclat, elle avait détruit sans retour sa confiance en elle. Elle est retournée chez son oncle, avec un magnifique entretien. Il l'a vue encore une fois, et il s'est conduit avec elle de la manière la plus noble et la plus généreuse, en l'assurant de son pardon pour les torts qui le regardaient seul, et de ses vœux pour son bonheur, mais en même temps de sa ferme résolution de ne plus vivre avec elle. Leur religion à tous deux leur interdit le divorce; et il n'y a pas songé. Cette dernière entrevue avec une femme qu'il avait passionnément aimée, avec la mère de ses enfans, l'émut extrêmement, et lui fit beaucoup de mal. La comtesse réclamait ses filles, au moins une; mais il est trop bon père pour s'en séparer. Il a prié sa sœur, qui est veuve depuis une année, de venir s'établir à Wittenbach, et de diriger sa maison. Elle y est arrivée; et....

Il s'arrêta, comme éprouvant de la peine à continuer.

J'avais écouté ce récit avec un intérêt extrême, mêlé cependant de tristesse. La fin me saisit singulièrement, et me remplit d'une espèce d'inquiétude. Si Muhlberg avait été chargé de me ramener à mes élèves, m'aurait-il préparée à une mauvaise nouvelle? Ah! il savait bien que les rejoindre et ne plus m'en séparer était le vœu de mon cœur! Je le priai d'achever ce qu'il avait à me dire; je voyais qu'il était embarrassé; et moi je commençais à appréhender de l'entendre.

Je viens à présent, chère Sophie, me dit-il, à ce qui vous regarde, et j'espère vous trouver raisonnable, juste et résignée. En se séparant d'une épouse coupable, le comte a rejeté entièrement sur elle aux yeux du monde le blâme de leur désunion. Il croit à présent qu'il n'y a qu'une conduite sans re-

proches, et qui ne puisse prêter à aucun soupçon quelconque, qui puisse lui donner le droit d'être aussi sévère. Il croit d'ailleurs vous devoir à vous-même le sacrifice auquel il s'est décidé, et qui imposera silence à la méchanceté, à la calomnie, à l'oisive curiosité; et malgré son désir que ses filles fussent élevées par vous, il......

N'achevez pas, m'écriai-je, je vous comprends; je dois... il ne veut pas que je le revoie. Nous sommes pour jamais séparés. C'est là, n'est-ce pas, ce que vous avez à me dire de sa part ?... Je me levai dans la plus vive émotion. Eh bien, monsieur, dites au comte que jamais il n'entendra parler de moi. Ah! ce n'est pas ce que vous m'aviez promis, ce que j'attendais de son amitié!

Chère Sophie, me dit Muhlberg, ne donnez pas une mauvaise interprétation à la noble résolution du comte. Croyez qu'elle lui a coûté beaucoup ;

mais son honneur et son devoir l'exigeaient de lui. Il doit prouver, en ne se réunissant pas avec vous, que tout ce que la comtesse dira sûrement de sa passion pour vous est entièrement faux. Il sent qu'il ne doit pas, qu'il ne peut pas vivre habituellement avec vous, puisqu'il n'est pas libre de vous aimer; il vous exhorte....

— C'est assez, Muhlberg, ne vous donnez plus une peine inutile pour m'expliquer ce que je comprends très-bien. Je connais mon devoir; je le suivrai. Adieu, Muhlberg, adieu pour jamais: nous ne nous reverrons plus; c'est moi qui dois à présent être morte pour lui, pour ses enfans, pour son ami, pour tout ce qui tient à lui. Il voulut me parler encore; ah! le sentiment de mon malheur était mêlé de trop d'amertume; je ne pouvais plus l'entendre; je m'éloignai de lui en répétant: Adieu Muhlberg! Et il sortit. Je retombai sur mon

sopha, effrayée moi-même de mon agitation intérieure. J'aurais donné tout au monde pour pouvoir pleurer; mes yeux étaient secs, ma poitrine oppressée : Ah, Marie! le passage de la joie la plus vive, la plus complète, à la douleur la plus profonde, avait été trop rapide! Wehlau vivait pour tout le monde, excepté pour la malheureuse fille rejetée loin de lui... *Rejetée!...* ce mot se répétait mille et mille fois au dedans de moi : c'était la seule chose qu'il me semblait impossible de supporter. Je regrettais presque le temps où l'espoir de le suivre au tombeau me consolait de sa mort. Il me semblait alors que chaque douleur me rapprochait de lui; à présent tout m'en éloigne. C'est lui, c'est sa volonté qui nous sépare à jamais! Je restai là, perdue dans mes sombres pensées, lorsque je vis un papier sur le sopha : c'était sa lettre, encore cachetée, à laquelle je n'avais plus songé

Je m'en saisis; mais combien je redoutais de l'ouvrir! J'y trouverais sans doute le résumé de tout ce que m'avait dit Muhlberg : c'était mon arrêt, tracé froidement. Ah! Dieu! comment lire écrit de sa main, *nous ne devons plus nous revoir!* Enfin je pris courage; je l'ouvris, et voici cette lettre; je vais la transcrire.

Copie de la lettre du comte de Wehlau à Sophie d'Alwin.

« Je retrouve la vie, et avec elle le sentiment impérissable qui m'attache à Sophie d'Alwin depuis le premier instant qui l'a offerte à mes regards. Souffrez cet aveu sans colère, ma sage et tendre amie, il ne coûtera rien à votre vertu; il vous prouvera que celui que vous avez honoré de votre amitié possède aussi quelques qualités. Nos vertus, Sophie, nos sacrifices, sont, hélas! le

seul lien qui puisse subsister entre nous ; mais ce lien de nos âmes ne se rompra jamais. La mort même ne peut le dissoudre; et puisque l'âme est immortelle, l'amour vertueux, l'amour qui s'immole lui-même, doit l'être aussi. Nous ne nous verrons plus; mais nous nous aimerons toujours. Sentez-vous comme moi, chère Sophie, la douceur, la consolation renfermée dans ce peu de mots : *Nous nous aimerons toujours*. Le moment où nous cesserons d'exister, ce moment si cruel lorsqu'il vous sépare de ceux qu'on aime, sera (j'ose le croire avec certitude) celui qui nous réunira pour ne plus nous séparer. Mais sur cette terre je viens vous dire un éternel adieu ! nous ne nous verrons plus, nous ne nous écrirons plus. Je vous aime trop passionnément, Sophie, pour n'être que votre ami, pour vivre avec vous seulement comme avec une amie, ou pour ne vous écrire que sur le ton de

l'amitié. Ce que j'ai souffert pendant le temps que nous venons de passer ensemble est au-dessus des forces d'un simple mortel. Je n'ai pu échapper au danger de me rendre indigne de votre estime, de vous offenser par l'aveu d'un sentiment coupable, qu'en vous fuyant; et ce fut la vraie cause de cette absence dont les suites ont été si fatales. Si la mort, que j'ai vue de si près, m'avait frappé alors, votre ami vous aurait légué ses filles, et serait mort tranquille. Mais le ciel en ordonne autrement : il me rend à la vie; et c'est pour remplir les devoirs d'un père, c'est pour me consacrer à soigner ces chères enfans, à qui je viens d'ôter une mère qui ne pouvait les remplir, ces devoirs sacrés. D'accord avec mon cœur, ils me fixent à côté de mes filles; et ce cœur, plein d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie, sent cependant que l'amour paternel doit l'emporter. Le bonheur de

vivre avec mes enfans est la seule chose que je ne puis sacrifier à Sophie ; et quand l'honneur, la réputation de celle que j'aime se joint à ce puissant motif, quand je dois moi-même prouver au monde qu'en me séparant de ma compagne, ce n'était pas pour me livrer à une passion criminelle, je deviendrais coupable au plus haut degré si je balançais un instant, quoi qu'il puisse m'en coûter. Sophie, renoncer au charme de votre présence, de vos lettres, est un effort dont il est permis d'être fier.

» Il me reste à justifier à vos yeux un aveu que je me serais interdit, s'il n'était pas suivi d'un éternel adieu ; si ce n'était pas la dernière fois que je vous parlerai de ce sentiment, que depuis trois années j'ai vainement combattu. J'aurais peut-être encore eu la force de vous le cacher, si..... Sophie, permettez au malheureux qui se sépare de vous comme s'il allait mourir, de

ne vous rien déguiser. Cet instant solennel, dont le résultat est le même que si j'étais encore sur le bord du tombeau, ne doit souffrir aucune dissimulation. Cette lettre ne vous apprendra rien que votre cœur n'ait dû deviner depuis long-temps ; il était trop d'accord avec le mien pour ne pas s'entendre avec lui. A la même minute ils furent blessés du même coup ; une sympathie secrète, inouïe, nous entraîna l'un vers l'autre à notre première rencontre ; et le moment où je trouvai à B***. votre agrafe, où je vis votre regard, où j'entendis votre voix, je vous aimais comme à présent, Sophie. Et vous m'aimiez aussi, innocente et chère fille. Je le vis dans ce regard si doux, si expressif ; je l'entendis dans votre voix émue et tremblante. Le soir, au bal, lorsque j'eus le bonheur de vous rendre un léger service, je vis couler des larmes dont vous-même ignoriez la cause.... Je ne

sais ce qui se passe en moi d'extraordinaire, ni pourquoi je pleure, me disiez-vous avec une adorable naïveté... Ah ! Sophie ! ton heureux protecteur aurait pu te le dire, d'après son propre cœur ! Je gardai le silence; mais je jouis de mon bonheur, jusqu'au moment où la réflexion et la voix du devoir se firent entendre avec une force irrésistible. J'appris de votre tante et votre nom, et les circonstances si touchantes de vos malheurs. Sans mère, seule consolation d'un père âgé et malade, irai-je porter le trouble dans votre cœur, détruire votre paix, peut-être celle d'une famille respectable ! J'en eus horreur ! je résolus, avec une peine qui ne me prouva que trop la force de l'impression que vous aviez faitesur moi, je résolus, dis-je, de ne plus vous revoir, et de laisser ainsi s'effacer dans votre jeune cœur l'impression de cette journée... Vous partiez le lendemain ; je me promis de ne point

vous chercher, et d'oublier, s'il était possible, cette apparition céleste... Mais le sort en ordonna autrement, et voulut nous rapprocher encore. Le colonel chargé d'emporter le château de ***, fut tué dès la première attaque; je le remplaçai. L'ennemi fut obligé de l'évacuer, et le laissa embrasé. J'appris que des femmes y étaient encore, et qu'elles allaient périr dans les souterrains. Un sentiment d'humanité m'y conduisit... jugez de ce que j'éprouvai en y retrouvant celle que je m'efforçais en vain d'oublier, en la retrouvant dans un danger dont je frémis encore! Votre émotion extrême en me revoyant, me prouva que vous n'aviez pas mieux réussi que moi à combattre vos souvenirs. J'eus le bonheur de vous sauver des flammes. Devais-je vous rendre à la vie pour vous condamner au supplice d'une passion inutile! Encore une fois j'appelai la vertu à mon secours; mais

peut-être eût-elle été insuffisante pour m'arracher d'auprès de vous, si mon devoir et l'honneur n'avaient pas exigé ma présence à la tête de mes braves soldats. La guerre continua avec acharnement. Notre rencontre au château de ***, la certitude que j'étais encore aimé, avaient tellement réveillé ma passion, que, sans mes enfans, j'aurais cherché dans les combats la fin d'une vie que je ne pouvais pas vous consacrer. Je m'informai de ce que vous étiez devenue; tous les habitans du malheureux village incendié s'étaient dispersés; et je ne pus rien apprendre. Lorsque la campagne fut finie je revins dans ma famille, vous portant toujours dans mon cœur, ne croyant jamais vous revoir... Et je vous trouvai dans ma maison avec mes enfans! Et je devais vivre avec vous, vous voir sans cesse, sentir que j'étais aimé, et renfermer au fond de mon cœur le feu qui me consumait! Ah! Sophie! cet

effort était au-dessus des forces humaines : je l'ai tenté, cependant. Rien ne m'a trahi pendant quelques mois de supplice, d'enchantement, d'émotions si vives, si continuelles, que je ne conçois pas que j'aye pu les supporter. Je sentis enfin qu'il fallait m'éloigner ; il le fallait, Sophie, autant pour vous que pour moi, car nos souffrances et nos combats intérieurs étaient les mêmes. Je le voyais, je sentais notre passion s'augmenter à chaque instant, ainsi que le danger d'y céder. Je partis sous le prétexte de visiter mes terres, mais décidé à prolonger cette absence nécessaire : je vous laissais avec mes filles, et j'étais tranquille au moins sous ce rapport. Vous savez le reste, Sophie, et quel affreux événement me ramena chez moi. Un des instans les plus cruels de ma vie, fut celui où, trompé par les apparences, je dus vous croire confidente et complice des coupables : un

plus cruel encore fut celui où j'appri que vous étiez victime de la plus atroc calomnie et renvoyée de ma maison. (Dieu! comment ce que je souffrais alor n'a-t-il pas achevé de rompre les faible liens de mon existence!... Je suis au con traire convaincu que c'est ce qui m'a sauvé : la violence de mon émotion de ma colère, occasionna une crise effrayante, mais salutaire, qui m'a rendu à la vie. Je dois l'employer à réparer le tort que je vous ai fait bien involontairement, mais dont je ne suis pas moins la cause. Le seul moyen, je n'ai pu me le dissimuler, est cette séparation entière, complète; car le moindre rapport qui subsisterait désormais entre nous, rendrait notre sacrifice inutile. Tout doit être rompu, à l'exception du lien invisible et sacré qui retiendrait nos âmes unies d'un bout du monde à l'autre. Adieu, Sophie! adieu, fille chérie, adorée, et si digne de l'être! où que le sort vous

conduise, soyez heureuse, et rappelez-vous que vous avez un ami qui ne vous oubliera jamais. Si quelque circonstance, de quelque genre qu'elle fût, vous rendait les secours de l'amitié nécessaires, ne vous adressez qu'à moi seul. Devant les noms de *malheur* et d'*amitié*, toute autre considération doit se taire; mais si vous êtes plus heureuse en me bannissant de votre souvenir, j'ai le courage de le désirer. Mon Ferdinand ira vous porter ma lettre; encore une fois il vous parlera de moi, et me donnera de vos nouvelles. Ah! Sophie! il me dira bien sûrement qu'aucun sacrifice à la vertu ne vous est difficile, et que je trouverai dans votre exemple le courage dont j'ai besoin..... Adieu..... adieu!....

HENRI DE WEHLAU. »

~~~~~~

Quelle lettre, Marie! quel homme!
~~~~~~

et j'en étais aimée!... Adieu aussi jusqu'à demain. Les taches répandues sur ce papier te diront ce que j'ai éprouvé en y transcrivant cette lettre chère et cruelle : douleur profonde, bonheur inexprimable, désespoir, ravissement, tout ce que l'âme humaine est capable de sentir..... Et mes forces sont épuisées. Demain je continuerai.

~~~~~~~~

Lorsque le premier moment d'enthousiasme inspiré par la lecture de cette lettre fut calmé, une profonde et sombre douleur lui succéda. Cet adieu solennel, et pour la vie, me retraça avec force l'affreux moment où je partis de Wittenbach, sûre de ne jamais le revoir sur cette terre. *Jamais!* Marie, que ce mot est terrible! et je ne sais s'il ne l'est pas plus encore quand ce n'est pas la mort qui le prononce; quand c'est la bouche d'un être adoré, qui vit encore, et qui vous éloigne à jamais!... Ne pas seu-
~~~~~~~~

lement lui écrire, ne plus exister pour lui... Ah! oui sans doute il le faut ainsi; il a bien raison. Mais l'oublier, mais appartenir à un autre! non, Marie, je fais à la fois le double serment de l'aimer toujours et de lui laisser ignorer mon existence. Puisse la sienne devenir plus heureuse! puisse-t-il même... Ah! non, jamais ma main ne pourra tracer ce mot!

Je relus encore cette lettre, et mes larmes recommencèrent à couler. « Mon Ferdinand vous parlera de moi, » disait-il... Et je l'avais renvoyé, et je n'avais pas voulu l'entendre! Je me le reprochai amèrement..... Il ne pouvait pas encore être parti : je lui écrivis un mot à l'auberge. Ce fidèle ami me comprit, me pardonna, et vint le lendemain. Il me trouva plus calme : nous parlâmes de Wehlau, uniquement de lui. Il me raconta comment, malgré son rang élevé, il l'avait toujours aimé. Il était

son ami de jeunesse, le confident de toutes ses pensées. Oh ! quelle douceur j'éprouvai dans cet entretien !... mais aussi que d'amertume ! Il me dit combien j'étais véritablement aimée. Depuis que l'indigne conduite de sa femme l'a détaché d'elle, je suis la seule femme qui ait fait impression sur son cœur. Et il faut le quitter, renoncer à lui pour *jamais!* Il le faut, et il m'en donne l'exemple; il me montre le sentier de la vertu, étroit, pénible; mais j'y marcherai sur ses pas avec courage. Puisse son repos, si ce ne peut être son bonheur, être le prix de mon sacrifice! Je fis le serment de ne plus le revoir, de rompre avec lui toute espèce de relation, sans dépit, sans reproches, mais avec une émotion solennelle et beaucoup de larmes. Je le prononçai entre les mains de Muhlberg; et pour tous mes sacrifices je ne lui demandai qu'une seule consolation, le portrait de Wehlau. Il

l'a dans son cabinet d'étude, extrêmement ressemblant, et il m'en promit une copie. Il me quitta, et me laissa plus résignée; mon sort était décidé.

LETTRE XVII.

LA MÊME A LA MÊME.

Krestadt, décembre.

Il s'ouvre pour moi une perspective qui répond à tout ce que je pouvais désirer, à tout ce qui peut être actuellement pour moi un bonheur; n'avoir plus à m'inquiéter de mon existence, et m'éloigner de mon pays natal. La bonne baillive à qui j'ai tant d'obligations est hambourgeoise. Un parent très-éloigné, un oncle de sa mère, avait quelques affaires à notre cour; il est venu avec sa femme, une personne âgée et respectable, lui faire visite. Ils ont appris à me connaître, et j'ai gagné leur amitié, au point qu'instruits d'une partie de mon histoire, ils m'ont proposé de

les accompagner à Hambourg ; et si je puis me résoudre à renoncer à mon pays, ce digne couple veut m'adopter pour leur fille. Ils sont riches, sans enfans, et madame Littens, c'est leur nom, toujours languissante ; elle désirait une compagne pour la soigner et donner de l'intérêt à leur vie, et ils croient avoir trouvé en moi exactement ce qui leur convient : et moi, chère Marie, je trouve en eux bien au-delà de mes espérances! un père, une mère : ils veulent que je les nomme ainsi; et je me regarderais comme bien ingrate envers la providence, si je balançais un moment à accepter leurs offres généreuses. N'aurez-vous point quelque regret, me dit le digne M. Littens, de quitter le noble nom d'Alwin pour prendre le mien, un peu moins ancien peut-être, mais bon cependant, quoiqu'il ne soit illustré que par des vertus ? Je baisai sa main respectable,

et je l'assurai que *Sophie Littens* ne regretterait rien avec eux. Et je disais bien vrai : Qu'ai-je à regretter dans un pays où je ne laisse pas un seul parent ! Ma bonne tante est morte, comme tu le sais, peu après mon père ; ma cousine est mariée loin d'ici ; et toi, chère Marie, n'étais-je pas aussi séparée également de toi ! Je te reverrai cependant avant de quitter ce pays ; nous partons dans quinze jours, notre route passe par H*** ; pour la dernière fois dans ce monde je te serrerai dans mes bras, et puis je m'arracherai pour toujours de tout ce qui me fut cher. J'aurai une autre patrie, une autre famille, un autre nom sans être mariée, sans vouloir jamais l'être.... Que ne puis-je dire aussi un autre cœur ! Mais je sens trop qu'il ne changera jamais. J'emporte son portrait si ressemblant, qu'il m'échappa un cri en ouvrant la boîte qui le renfermait, et rencontrant ce re-

gard si triste et si doux qui semblait attaché sur moi. Quelques mots de sa main sont écrits derrière, et renferment un éternel adieu. Voilà mon trésor et tout ce qui me reste pour souvenir de celui qui m'est si cher, et que je ne reverrai plus. J'ai résisté même à écrire à Muhlberg ma destinée; Thérèse aussi l'ignore; je l'ai exigé de la baillive et des Littens, et ils m'ont approuvée. J'ai fait un serment, il faut le tenir sans restriction, sans aucun subterfuge, et m'épargner pour l'avenir des combats dont peut-être je ne sortirais pas toujours victorieuse. Adieu, Marie, bientôt nous nous reverrons.

LETTRE XVIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Hambourg, mai 1800, trois ans après.

Après une absence de plus de trois ans, le sort va nous rapprocher encore quelques instans. Je te reverrai, chère Marie ; je reverrai mon pays natal. Je respirerai une fois encore l'air que respire celui que je n'ose pas nommer et que je ne puis oublier. Ah ! en dépit de ma raison mon cœur bat de joie à cette pensée. Je ne le verrai pas ; mais je verrai des lieux qui me retraceront bien vivement son image. Sais-tu bien où nous allons ?... Je t'ai souvent mandé le triste état de santé de ma bonne mère adoptive : son mal a augmenté visiblement. On a essayé

inutilement tous les moyens de guérison; enfin les médecins se sont accordés à lui ordonner les eaux thermales et le changement d'air. Dans sa jeunesse, après une longue maladie, elle alla aux bains de B***, et y trouva la santé: elle s'est décidée à y retourner; nous allons partir, et là je retrouverai réunis dans un seul point tous les souvenirs de ma vie. C'est à ces bains que mon bonheur et mon malheur ont commencé.... Je tremble à la pensée de ce voyage, et cependant je m'en réjouis.

Notre chemin passe toujours par H***. Je t'embrasserai, Marie; je passerai avec toi quelques instans : voilà du moins le vif plaisir que ce voyage me donnera. Puisse-t-il aussi rétablir mon excellente mère! Je suis vraiment un enfant gâté. La nature ne peut pas donner des parens plus tendres que les miens; et si mon cœur pouvait devenir raisonnable, je serais la fille du monde

la plus heureuse. D'un autre côté, la disposition de mon âme, qui me fait préférer la retraite aux plaisirs du monde, convient aux habitudes de mes vieux parens. Je ne les quitte pas un instant, et ce n'est pas un sacrifice... celui-là ne me coûte rien.

—

LETTRE XIX.

LA MÊME A LA MÊME.

Aux bains de B***, juin 1800.

Je suis ici, Marie; au bout de sept ans, ma destinée me ramène au même point où commença mon existence morale. Mais combien tout est changé, et moi-même, et tout ce que je vois! Une jeune fille de seize ans vint ici avec une ignorance complète et du monde et de son propre cœur: joyeuse, sereine, insouciante et du présent et du passé, elle reçut dans cette âme si neuve une impression qui décida pour toujours de son sort. A présent elle y revient avec des sentimens douloureux, connaissant chaque peine de la vie; plus vieillie par sa triste expérience que par les années,

et portant au fond de son cœur une épine qui jamais ne peut en être arrachée. B*** est d'un autre côté tant embelli, que j'ai peine à le reconnaître. De nouvelles maisons sont élevées, et forment des rues peuplées, animées, dans ce qui était alors une prairie. Un petit bois peu fréquenté et tranquille, que je visitais souvent, est devenu une promenade brillante où le beau monde se rassemble, et que j'évite autant que je le puis. Je préfère mille fois l'ancien parc, qui n'est plus à la mode, et que j'ai eu le plaisir de retrouver à peu près tel qu'il était. Partout ailleurs on a sacrifié la belle nature aux progrès très-frappans du luxe, de l'industrie, du désir immodéré de s'enrichir, dont on trouve partout des traces. Tout le monde se récrie sur ce que ce séjour a gagné depuis quelques années; moi seule peut-être je trouve qu'il a beaucoup perdu: la simplicité, la tranquil-

lité, les beautés naturelles du site étaient, à mon avis, bien préférables à l'inquiète activité et à la triste magnificence qui les ont remplacées.

Je dois cependant bénir les nymphes de cette source. Ma bonne mère, madame Littens, se trouve sensiblement mieux, et ce séjour lui plaît tellement, ainsi qu'à son mari, que je crois qu'il ne faudrait pas les presser beaucoup pour passer le reste de leurs jours dans ma patrie, qui est aussi celle de ma mère, car sa famille était allemande. Mais je ne désire point que ce projet, dont ils parlent quelquefois, s'effectue; et je ne ferai rien pour les y engager. J'étais plus heureuse, ou du moins plus calme à Hambourg, où rien autre que mes pensées ne me rappelait... Plus je serai éloignée et mieux ce sera. Je redoute même l'espèce d'attrait qui m'attire journellement dans le parc..... Marie, le même banc où il était assis il y a

sept ans, subsiste encore à la même place, tout au bout de la grande allée; ce banc où je vis pour la première fois une image qui se grava si profondément dans mon jeune cœur! Je vais tous les jours m'asseoir où il était; et ces sept années s'effacent comme un songe. Quelquefois aussi toute la série des événemens qui ont suivi cette rencontre, se déroule dans ma pensée comme si j'y étais encore; et alors mes larmes coulent sans que je puisse les retenir... Mais qu'importe, personne ne les voit. Tous les baigneurs courent aujourd'hui à la nouvelle promenade; et presque aucun ne vient à présent dans ce jardin : ils n'y sont pas attirés comme moi par des souvenirs... Ah! je ferais mieux de n'y plus aller!...

Mais pourquoi, Marie, devais-je le rencontrer et apprendre à le connaître! Pourquoi cette apparition s'est-elle offerte à mes regards, puisqu'alors déjà

tout nous séparait !... Je ne puis te dire combien de temps nous resterons encore ici ; cela dépend de la santé de madame Littens : mais je crois que nous ne partirons pas avant quelques semaines. A moi, cela m'est parfaitement indifférent ; notre chemin nous mène à H*** ; voilà tout ce qui m'intéresse.

Tu blâmes cette apathie ; tu me dis que j'ai tort de m'y laisser aller ; et peut-être as-tu raison. Aussi longtemps qu'on est dans ce monde, on doit envisager les autres hommes comme des frères, et soi-même comme un des anneaux utiles de la grande chaîne ; mais que veux-tu ! Puisque je dois être morte pour l'ami qui m'est encore si cher, il me semble qu'il vaudrait tout autant l'être pour tout le monde, et que ma vie n'a plus d'intérêt. Je sens cependant que la fille chérie des bons Littens, qui peut soigner leur vieillesse,

leur rendre quelques petits services, a tort de parler ainsi ; mais je ne tiens plus à cette vie que pour eux et pour l'espérance de te revoir encore une fois. J'en avais une autre qui s'est évanouie. J'ai pensé que dans la foule des baigneurs qui viennent de tous les côtés de l'Allemagne, il pourrait s'en trouver un qui le connût, qui pût me donner des nouvelles de sa santé, de son existence. Ce n'était pas manquer à mon serment, n'est-ce pas, Marie? J'ai juré d'être morte pour lui, mais non pas qu'il fût mort pour moi; c'eût été m'exposer à être parjure.

Depuis que ma bonne mère est mieux, je l'ai priée de voir un peu plus de monde, et de s'informer adroitement de lui. Elle sait assez de mon histoire pour avoir compris ce désir; mais jusqu'à présent elle n'a rien pu découvrir... Peut-être, Marie, qu'il n'est plus sur cette terre. Il était encore si faible et à

peine convalescent; peut-être est-il allé m'attendre..... Ah! si je pouvais seulement encore une fois revoir ses enfans, les presser sur mon cœur, et aller le rejoindre !...

—

LETTRE XX.

LA MÊME A LA MÊME.

B***, juillet 1800.

Marie, chère Marie, fidèle amie, seule confidente de mes longues peines, partage aussi le bonheur de ta Sophie!... Où prendrai-je assez de calme pour te raconter avec un peu d'ordre les événemens de ces derniers jours! O divine providence! vous n'avez pas puni mes murmures : je vous demandais la mort, vous me rendez la vie : et quelle vie! le paradis sur la terre!

Avant-hier après midi je sortis pour mon pèlerinage accoutumé dans le parc solitaire, où, surtout à cette heure-là, on ne rencontre pas un seul promeneur. Le passé se retraçait ce jour-là

plus vivement à ma mémoire. C'était le jour de naissance de ma chère petite Amélie, que nous fêtâmes il y a quatre ans à Wittenbach. Je la conduisis le matin au salon dans les bras de son père. Il fut très-ému; et pour la première fois il me dit un mot sur notre première rencontre, qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur... Amélie a six ans, me dit-il; il y en a trois qu'elle vint avec moi aux eaux de B***. Sophie, ce jour est bien précieux, je fête à la fois la naissance de mon enfant, et notre rencontre. En effet, je me rappelai que c'était au milieu de juillet, peut-être ce même jour, que je le vis pour la première fois. Marie, qui m'aurait dit alors?... Mais je continue mon récit.

Poursuivie par ce touchant souvenir, je marchais lentement, la tête baissée, me retraçant chaque circonstance de cette journée, et de celle qui l'avait

précédée de trois ans. Mes pas se dirigeaient d'eux-mêmes vers mon banc chéri, qui m'attirait ce jour-là plus encore qu'à l'ordinaire; lorsqu'en levant les yeux pour voir si j'en approchais, je vis qu'il était occupé par un homme, et j'en fus vraiment affligée. Je ne sais ce que j'aurais donné pour pouvoir m'y reposer un instant, mais non pas avec un étranger; et j'allais retourner sur mes pas, lorsque cet étranger se leva vivement. Je m'arrêtai pour voir s'il se retirait, et si je pouvais aller le remplacer. Il s'avançait de mon côté, et je lui trouvais avec quelqu'un une ressemblance dans la tournure, qui, malgré moi, fixait mes regards. Il marchait lentement, avec peine : quand il eut fait quelques pas, il s'arrêta aussi, en regardant autour de lui, comme s'il cherchait un compagnon : je pensais que c'était son chien. Il sortit en effet du bosquet, derrière le banc, un joli

lévrier blanc qu'il appela, et qui vint à lui en courant. Il était suivi d'une jeune fille de neuf à dix ans, dont les jolis cheveux blonds et bouclés retombaient sur un fourreau de taffetas noir. Elle me parut charmante, et mon cœur battit bien fort en me rappelant Amélie. Dieu! Marie, que devins-je, lorsque j'entendis l'étranger, avec une voix bien connue, nommer ainsi la jeune fille, qui vint le joindre. Il posa une main sur son épaule ; ils se retournèrent, se trouvèrent vis-à-vis de moi... et... c'était Wehlau lui-même, Wehlau, maigre, pâle, extrêmement changé ; mais mon cœur pouvait il le méconnaître!... C'était lui, c'était Wehlau, c'était mon Amélie! Je voulais fuir ; je l'aurais dû, peut-être : mon serment, sa volonté, tout l'ordonnait ; mais il ne m'était plus possible. J'avais comme pris racine à la place où je me trouvais. Un arbre était près de moi : je l'entourai de

mon bras pour ne pas tomber. Je cherchais à rassembler toutes mes forces, lorsque le nom de *maman Sophie* se fit entendre de la douce voix d'Amélie. C'est elle, papa; c'est bien maman Sophie; laissez-moi aller! Elle s'élança : et bientôt l'aimable enfant fut dans mes bras. Je vous ai bien reconnue, me disait-elle, quoique vous ayez presque autant maigri que papa; mais moi je suis devenue si grande! Vous ne pouviez pas reconnaître, n'est-ce pas, votre petite *Minette* (c'était ainsi que je l'appelais)? Je la couvris de baisers et de larmes, et je ne pouvais prononcer un seul mot, lorsque Wehlau nous joignit. Sophie! s'écria-t-il avec une extrême émotion, est-ce bien vous que je retrouve ici à cette même place? Il prit ma main et la serra dans les siennes. La petite tenait l'autre, et sautait de joie. Je vous disais bien que c'était maman Sophie, répétait-elle; vous ne

vouliez pas me croire. Non, dit-il d'un air triste, depuis long-temps je ne crois plus au bonheur. Voulez-vous, ajouta-t-il en souriant, revenir vous reposer quelques instans sur ce banc que je viens de quitter; deux anciens amis qui se retrouvent par hasard, après une longue absence, ont bien des choses à se raconter. Venez, chère Sophie: je suis un faible soutien, je vous en avertis; mais vous êtes légère..... Ce mot déchira mon cœur. Appuyez-vous plutôt sur moi, M. le comte, lui dis-je; vous avez l'air bien souffrant. —Non, non, je vous assure, pas dans cet instant, du moins. Une de mes blessures s'était rouverte; j'ai déjà éprouvé l'efficacité de ces eaux, et je sens qu'elles me seront salutaires. Il passa son bras sous le mien; Amélie ne quittait pas ma main. Nous arrivâmes au banc bien lentement; à peine pouvais-je me soutenir, à peine pouvais-je parler: mon

cœur était serré à en mourir. Je ne savais lequel dominait, de la joie, ou de la crainte; c'était plutôt une espèce de terreur. Je le revoyais, contre mon serment, contre sa volonté; et si malade, si triste, si calme!... Ah! il était temps que je pusse m'asseoir; mais à quelle place!... et à côté de lui!....

Il n'y a pas long-temps que vous êtes ici? lui dis-je en faisant un effort pour parler. — Depuis deux jours seulement, et je suis sorti de chez moi, pour la première fois, cette après-midi. Et vous, chère Sophie, depuis quel temps y êtes-vous? est-ce pour votre santé? Il me paraît qu'elle a souffert aussi?

Je suis ici pour la santé de ma mère, lui dis-je, (sans penser qu'il ignorait mes rapports avec les Littens: mon Dieu, je n'avais pas une pensée libre!) et j'y suis depuis deux mois.

Il me parut qu'il rougit, mais ce fut

un éclair.... Vous avez donc une mère, me dit-il; quel est son nom?

— Madame Littens de Hambourg. Oui, c'est cela, reprit-il; on ne m'a pas trompé. Sophie, encore une question: Êtes-vous heureuse? Oui, sans doute, vous l'êtes, puisque depuis trois ans je n'ai point eu de vos nouvelles.

Vous l'aviez ordonné ainsi, M. le comte, lui dis-je; je ne devais vous donner de mes nouvelles que si j'eusse été malheureuse, et je ne l'étais pas. Je suis très-bien placée.

J'en bénis le ciel, dit-il, et.... Il y eut un moment de silence. — Votre.... M. Littens est-il ici avec vous?

— Oui, sans doute, il ne quitte pas sa femme; c'est le plus digne des hommes et le meilleur des pères.

Il poussa un profond soupir: Vous l'aimez donc, Sophie?

— Oui, M. le comte, et lui et ma mère, autant que je puis aimer: ils sont

si bons pour moi! C'est à présent mon seul lien dans ce monde.... Vous souffrez, M. le comte?... Il posait sa main sur son cœur avec une expression pénible.

Oui, mon ancienne blessure... Viens, Amélie... je ne puis rester plus longtemps. Madame Littens, nous nous reverrons.

Ce mot me dévoila son erreur... Que voulez-vous dire, m'écriai-je! je suis, je serai toute ma vie Sophie d'Alwin! Pour plaire à mes parens adoptifs, j'ai pris leur nom; on m'appelle Sophie Littens : mais le titre de *madame* ne m'appartiendra jamais.

Qu'entends-je! dit-il en se rasseyant: vous n'êtes pas mariée au fils de cette madame Littens?

Elle n'a point de fils, et m'a adoptée pour sa fille unique et celle de son époux; c'est avec eux que je suis ici.

Il saisit ma main, et me regarda avec

des yeux où se peignaient la joie, l'amour et l'espérance, et garda un long silence... Sophie, me dit-il enfin, Sophie, vous êtes libre, et depuis un an je le suis aussi. Je remarquai alors seulement un crêpe autour de son chapeau. Dieu! m'écriai-je, la comtesse.... elle serait morte dans la fleur de la jeunesse, de la beauté ?

Pauvre Euphrasie! dit-il avec l'expression du sentiment : elle est morte en me répétant que les six derniers mois de sa vie en ont été les plus heureux, en me rendant justice, et à vous aussi, Sophie; en se repentant sincèrement des erreurs qui ont causé sa fin prématurée. Il me raconta qu'une chute de cheval dans une nombreuse partie de chasse, lui avait occasionné une maladie de poitrine. Elle aurait pu cependant en revenir, grâce à sa jeunesse et à sa florissante santé, si elle avait voulu suivre l'avis des médecins, qui lui or-

donnaient de se ménager extrêmement, et d'adopter un genre de vie tranquille. Elle ne put s'y résoudre, et bientôt elle en fut la victime. La poitrine s'attaqua tout à fait, et les médecins déclarèrent qu'ils étaient sans espérance. Je l'appris, poursuivit le comte; et il me fut impossible de la laisser dans cette situation, abandonnée aux soins de cœurs froids et durs. Je me rendis auprès d'elle, et je lui proposai de revenir à Wittenbach avec moi. Je la trouvai dans un état de dépérissement complet, mais non pas alitée, et pouvant faire ce petit voyage. Elle accepta la proposition avec joie; et je la ramenai à ma sœur, qui la reçut comme s'il ne s'était rien passé, et avec une tendre amitié. Quelque temps j'espérai que nos soins et le plaisir d'être avec ses enfans, la remettraient : mais le mal était trop avancé. Elle y succomba au bout de six mois. Elle expira dans les bras de ma sœur, de ses filles,

dans les miens, et déplorant d'être revenue trop tard aux lieux où elle aurait pu trouver un long et paisible bonheur. J'avais eu avec elle, Sophie, à votre sujet une explication amicale, que j'avais cru vous devoir, ainsi qu'à la vérité. Elle reconnut son erreur, vous rendit toute la justice que vous méritez, et me demanda avec instance, en expirant, de.... vous rapprocher de ses filles, qui vous chérissaient toujours. J'ai fait depuis sa mort toutes les perquisitions possibles pour remplir sa dernière volonté, et vous retrouver : pendant huit mois elles ont été inutiles. Enfin le hasard apprit à Muhlberg que vous habitiez Hambourg, et que vous étiez mariée avec M. Littens. Un des amis de Ferdinand, qui vous avait vue chez lui à Wittenbach, avait passé à Hambourg, et vous avait reconnue dans une voiture où vous étiez avec un homme, qu'il regarda à peine. Il s'informa à qui était

cet équipage. On lui nomma M. et Mme Littens, qui se promenaient tous les jours ainsi. Il demanda si le nom de fille de madame Littens n'était pas d'Alwin? L'hôte lui dit que c'était possible; qu'elle était d'une bonne famille allemande. Le voyageur n'en demanda pas davantage; c'était la veille de son départ. Je vous crus donc mariée... et quelque temps après, soit que ce fût l'état où m'avait laissé la mort de ma femme, soit quelque autre cause, je tombai assez malade. Ma blessure se rouvrit; et ayant déjà éprouvé une fois l'effet salutaire de ces eaux, j'y suis revenu, sans me douter du bonheur qui m'y attendait, de retrouver Sophie, et de la retrouver libre. Voilà déjà une de vos élèves, me dit-il; j'ai voulu l'amener avec moi pour être ma petite garde-malade. L'autre est restée à Wittenbach avec sa tante. Vous la rerouverez aussi bien grandie.

Marie, je ne savais que lui répondre.

M. le comte, lui dis-je enfin, je vous ai dit que je n'étais pas mariée, mais je ne vous ai pas dit que je fusse *libre ;* et je suis loin de l'être. M. et Mme Littens m'ont adoptée et comblée de bontés vraiment paternelles ; je suis leur fille, et dépends absolument d'eux. Je doute fort qu'ils veuillent se séparer de moi, et moi-même je ne pourrais me résoudre à quitter ma bonne mère, même pour une courte absence. Ainsi, quelque désir que j'aye de voir aussi Caroline..... Marie, je me sentais près d'étouffer, je ne pouvais achever. Je l'avais retrouvé ; et c'était pour le perdre encore....

L'horloge de la tour sonna six heures : c'est le moment où mes bons parens prennent leur thé ; et c'est toujours moi qui le leur prépare. Je le dis au comte, en le priant d'excuser si je le quittais. Il voulut m'accompagner, et m'offrit encore son faible bras. Comme nous avancions lentement, je vis venir

à nous madame Littens, avec quelques bons amis dont la connaissance s'était faite aux bains, et qui nous rendaient souvent visite. Je le dis au comte, en lui demandant la grâce de permettre que je le présentasse à ma bonne mère, lui et mon Amélie. Il y consentit, et pressa son pas autant qu'il lui fut possible. Lorsque nous nous fûmes joints, je fis ma présentation, et je lus dans les yeux de madame Littens combien elle partageait mon bonheur. Votre maman était en peine de vous, mademoiselle Sophie, me dit un de ses amis, naturellement un peu railleur et badin. Voyant que vous tardiez tant à rentrer, elle venait vous chercher à votre pèlerinage accoutumé : mais la belle pèlerine y a trouvé un pèlerin ; et c'est sans doute ce qui retardait son retour. Quel est donc ce pèlerinage, demanda le comte ? Je rougis et je me tus. L'étranger lui expliqua en riant, que chaque jour je venais à

la même heure en sortant de dîner, me promener seule dans le parc ; que je m'asseyais toujours sur le même banc, là au bout de l'allée. — Il n'y a pas de chapelle, dit-il, ou de saint reposoir, visité plus assidûment que ce banc chéri. Je parie, M. le comte, que c'est là que vous l'avez trouvée. Souvent aussi, oh ! très-souvent ! comme à présent, par exemple, j'ai vu des traces de larmes dans ses yeux, au retour.

J'étais excessivement embarrassée. Ma bonne mère, qui sait mon histoire, cherchait à détourner la conversation ; mais Wehlau en avait assez entendu. Il jeta sur moi un regard... Oh ! Marie ! l'amour, le bonheur, le ravissement, brillaient dans ses yeux ; il pressa ma main contre son cœur. Je tremblais, et je sentais que sans ce cœur je ne pouvais plus vivre.

Madame Littens invita le comte et sa fille à prendre le thé avec nous. Il y

consentit ; et nous prîmes le chemin de la maison. J'étais toujours appuyée sur lui, et je remarquai qu'il ralentissait sa marche pour que nous restassions les derniers. Il dit à Amélie d'aller offrir son bras à madame Littens. Ma mère, qui aime le babil des enfans, la fit causer exprès pour me laisser parler avec son père en liberté. Dès que nous fûmes un peu en arrière de la compagnie, il s'arrêta et me dit, avec un ton dont je ne puis te rendre l'expression : Sophie, étaient-ce aussi vos souvenirs qui vous attiraient sur ce banc où nous nous sommes rencontrés ?... Je ne répondis rien, mes larmes seules recommencèrent à couler. « Vous n'avez donc pas oublié les temps passés, Sophie ? » Je levai les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin ; et je me tus encore. « Pourquoi donc êtes-vous restée trois ans sans me donner de vos nouvelles ?....

— Je suivais vos ordres, M. le comte ;

je devais être morte pour vous. — Et mes tourmens et mes peines mortelles, reprit-il, étaient donc comptées pour rien? Jamais vous n'avez eu le désir de manquer à votre parole? — Jamais, M. le comte, je ne manquerai à mes sermens, lors même que mes désirs y seraient contraires. Pour tenir mes engagemens, pour assurer votre repos, je me suis éloignée de tout ce qui m'était cher : j'aurais sacrifié ma vie:....

— O Sophie! s'écria t-il avec feu, m'aimez-vous encore?

— En pouvez-vous douter! toujours, toujours de même, depuis l'instant qui vous offrit à ma vue! » Il passa son bras autour de moi... je cachai mon visage en appuyant mon front contre lui. — Sophie, veux-tu mon bonheur! — Je veux tout ce qui peut vous rendre heureux. — Tu veux donc bien être ma femme, la mère de mes enfans?...

— A vous, éternellement à vous,

m'écriai-je ! Il m'embrassa avec ardeur, en me nommant sa Sophie. . . Oh ! quel moment, Marie ! et comme six ans de douleurs furent effacés ! Nous nous rappelâmes que nous n'étions pas seuls, et nous allâmes rejoindre ma mère et ses amis qui nous attendaient à la porte du jardin. La blessure de Wehlau et sa peine à marcher furent notre excuse. Nous arrivâmes à la maison. Mon père adoptif eut une grande joie de voir le comte, le noble protecteur de sa fille Sophie. « C'est à vous que nous devons notre bonheur, lui disait-il ; vous l'avez sauvée des flammes. » Mon ami fut à son tour charmant avec mes dignes parens et avec leur société..... Oh ! quelle délicieuse soirée, et de quels jours de bonheur sera-t-elle suivie ! Lorsque tout le monde fut parti, je racontai à mes bons Littens tout ce qui s'était passé : ils étaient partagés entre la joie de mon bonheur et le regret de me

perdre. Je laissai à mon Wehlau, à mon ange protecteur, le soin de tout arranger. Il revint le lendemain matin; il découvrit à mes parens ses sentimens, ses vœux, et leur demanda ma main, en leur proposant de venir vivre avec nous à Wittenbach. « Sa sœur, la comtesse de T***, aimait la société. Il souffrait de l'en voir privée : celle de M. et de Mme Littens la rendrait heureuse, et eux, de leur côté, ne se sépareraient pas de leur fille. » Ils ont presque accepté. Amélie, qui est au comble de la joie, appelle déjà M. et Mme Littens *grand-papa* et *grand'maman*; et ce titre réjouit leur cœur. Cette chère enfant achèvera de les décider. Et toi aussi, Marie, tu viendras être témoin du bonheur de ta Sophie, apprendre à connaître mon époux, mes enfans : le comte t'en prie. Nous n'avons plus qu'un cœur, qu'une âme, qu'une volonté..... Oh! Marie! quelle destinée, quelle félicité sera la mienne!

LETTRE XXI ET DERNIÈRE.

LA MÊME A LA MÊME.

B***, août.

Muhlberg et sa femme sont arrivés pour ajouter encore à mon bonheur par leur fidèle amitié. Nous restons ici jusqu'à la fin de la guérison de Wehlau, qui va mieux de jour en jour, et nous partirons tous ensemble pour Wittenbach. Adieu, chère Marie!

FIN.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03971941 5